

“ ÉCRIVAINS  
ÉTRANGERS ”

# Novalis

PAR

HENRI LICHTENBERGER

*Professeur à la Sorbonne*

Deuxième Édition

















NOVALIS



*Tous droits de reproduction, de traduction,  
et d'adaptation réservés pour tous pays.*  
**Copyright by Bloud et Cie 1910**









NOVALIS



# LES GRANDS ÉCRIVAINS ETRANGERS

---

HENRI LICHTENBERGER

Professeur Adjoint à la Sorbonne

---

# NOVALIS

---

PARIS

BLOUD & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

7, PLACE S<sup>t</sup>-SULPICE; 3, RUE FÉROU; 6, RUE DU CANIVET

---

1912

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Copyright by Bloud et C<sup>ie</sup> — 1912

547







## CHAPITRE I

---

### LA JEUNESSE DE NOVALIS

---

#### I

George Frédéric Philippe de Hardenberg, — ou pour le désigner par le pseudonyme sous lequel il est connu dans l'histoire littéraire, Novalis — naquit le 2 mai 1772 à Wiederstedt, dans le comté de Mansfeld, sur le bien patrimonial de son père, le baron Henri Ulric Erasme de Hardenberg.

Son enfance s'écoula dans un milieu sans lumière et sans joie.

Le château familial des Hardenberg était un vieux couvent du XIII<sup>e</sup> siècle, aux fortes murailles dominées par une tour massive, aux fenêtres cintrées entourées de vigne vierge, avec de grandes pièces hautes de plafond et de longs corridors sonores. Tout autour, un vaste parc, sévère et sans fleurs, ombragé d'arbres séculaires parmi lesquels



dort un étang noir. C'est dans cette sombre et haute demeure, dans un rez-de-chaussée humide et sans jour, que se passent les premières années de Novalis.

Et l'atmosphère morale dans laquelle il grandit est également imprégnée d'austérité et de tristesse. Son père, Erasme, gentilhomme de haute culture et de caractère fortement trempé, s'était converti au piétisme le plus sévère après une jeunesse orageuse et une existence assez accidentée. La mort de sa première femme qu'il aimait passionnément, emportée après quelques mois de bonheur, au cours d'une épidémie de petite vérole, lui était apparue comme un avertissement du ciel. L'instinct de piété, héréditaire dans sa famille s'était brusquement éveillé en lui. Résolu à expier par une existence consacrée à Dieu les désordres de sa vie passée, il avait rompu avec le monde pour se vouer à la dévotion et au travail. Avec les années, il était devenu un solitaire misanthrope et autoritaire, tourmenté de scrupules religieux, hanté par une tristesse qu'il n'avait jamais réussi à secouer, cherchant l'oubli dans un labeur acharné, dur pour les autres et plus encore pour lui-même, distant envers tout le monde, sans tendresse même pour ses proches. La mère de Novalis était une timide et frêle créature, une cousine pauvre que Erasme de Hardenberg avait épousée en secondes noces. Humble-



ment dévouée à son redoutable mari, épuisée par la naissance consécutive de onze enfants, il semble qu'elle ait glissé à travers la vie comme une ombre mélancolique, aimante et douce, mais sans joie ni gaieté, délicate et trop impressionnable, souvent malade, hantée parfois par des idées noires. Ainsi la jeunesse de notre futur poète s'écoula monotone et solitaire — car le vieux Hardenberg ne tolérait personne auprès de lui ni autour des siens, — entre ce père qui lui inspirait plus de respect que d'affections et contre lequel sa nature indépendante commençait à se révolter, cette mère résignée, lasse, effacée et ses frères qui étaient ses seuls camarades de jeux et qu'il aimait tendrement.

Au point de vue physique nul doute que Novalis n'ait hérité de ses parents et spécialement de sa mère un élément morbide. Toute cette génération de Hardenberg présente en effet des symptômes pathologiques irrécusables. Sur les dix frères et sœurs qu'avait Novalis, *un* seul survit à ses parents. Tous les autres meurent prématurément, les uns tout jeunes, les autres avant la trentaine. Plusieurs succombent aux atteintes de la tuberculose. Chez d'autres se manifestent des troubles nerveux, une tendance à l'hypocondrie, voire même à une sorte d'hystérie. Que des prédispositions héréditaires malades aient existé aussi chez Novalis, cela n'est point douteux. Je n'ai pas l'intention de faire



de lui un « anormal », de rééditer à son propos le thème rebattu de la parenté du génie et de la folie, d'expliquer son mysticisme comme un produit de la dégénérescence nerveuse et de jeter d'avance le discrédit sur ses idées en présentant le penseur comme un détraqué. Rien ne nous autorise à prétendre que le mécanisme psychique de Novalis ait été *faussé* d'une manière appréciable par des troubles morbides ayant leur source dans sa nature physique. Tout ce que je veux constater ici, c'est le fait indéniable qu'il porte, comme ses frères et sœurs, le poids d'une hérédité inquiétante, que son organisme renferme des germes de dissolution qui l'ont conduit de bonne heure à la mort. Ces conditions physiques ont eu évidemment une répercussion sur sa pensée. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, c'est à peine si nous pouvons entrevoir dans quel sens s'est exercé leur action. Je ne chercherai donc pas à définir la personnalité ni à expliquer la pensée de Novalis par des considérations pathologiques. J'abandonne de parti pris cet ordre de recherches aux spécialistes qui possèdent en ces matières délicates des connaissances et une expérience pratique qui me font défaut. Et, après avoir signalé, comme il était indispensable, le fait qu'il y a eu probablement chez Novalis un élément morbide héréditaire, j'essaierai d'interpréter sa vie et son œuvre comme je le ferais pour une personne



entièrement « normale », en insistant le moins possible sur les perturbations que la nature physique de Novalis a pu produire dans son évolution psychique.

Sur le développement intérieur de Hardenberg pendant ses années d'enfance, nous sommes assez peu renseignés. Une tradition de famille veut qu'il ait passé ses premières années, jusqu'à l'âge de neuf ans, dans une sorte d'engourdissement intellectuel ; puis que, à la suite d'une crise physique, — une dysenterie compliquée d'atonie stomacale — il ait fait preuve brusquement et sans transition d'une extraordinaire vivacité d'esprit. L'examen des devoirs d'écolier de Novalis et le témoignage d'un de ses premiers maîtres semblent plutôt indiquer que son intelligence fut précoce et son esprit éveillé et original. Nul doute, d'autre part, que le sens religieux ne se soit développé de bonne heure chez lui, sous l'influence de l'éducation pieuse reçue d'abord à la maison paternelle, puis à la colonie morave de Neunietendorf où il commence son instruction en vue de se préparer au ministère évangélique. Notons aussi chez lui le développement précoce de la vie affective — à sept ans déjà « l'amour effleure son cœur d'une légère caresse », — la préoccupation de l'invisible qui se révèle dans ses jeux d'enfant ainsi que la faculté de se créer, à côté de l'existence réelle, une vie de rêve féerique et merveil-



leuse et nous aurons réuni les traits les plus frappants de la psychologie du jeune Hardenberg. C'est un enfant à l'imagination ardente, au cœur tendre, d'une sensibilité vibrante, d'une intelligence très compréhensive, un rêveur qui, dans le milieu austère et grave où il s'est développé, s'est un peu replié sur lui-même et n'a pu encore s'épanouir librement.

Son horizon cependant s'étend peu à peu. Un oncle-paternel, le commandeur de Hardenberg, le « Grand-Croix », comme on l'appelait dans l'intimité, le tire d'abord de son isolement. Il avait cru discerner en son neveu des promesses de talent, et comme il n'avait pas d'enfants lui-même, il l'avait invité, à venir dans sa magnifique demeure de Lucklum, en Brunswick, pour le préparer à faire une carrière brillante. Mais ce grand seigneur d'ancien régime, très entiché de noblesse, étroit d'esprit et de cœur sec, assez borné malgré ses prétentions à l'infailibilité, était au fond trop médiocre pour pouvoir exercer une influence durable sur une nature comme celle de Novalis. Celui-ci d'ailleurs ne resta pas longtemps dans ce milieu mondain et fort libre d'allures, qui pouvait être dangereux pour un adolescent à l'imagination ardente. On l'envoya terminer ses études secondaires au gymnase d'Eisleben où, sous la direction du recteur Jani, il s'enthousiasma pour l'antiquité classique et en particu-



lier pour Horace, dont il traduisit de nombreux fragments en hexamètres allemands.

Vers l'automne de 1790, enfin, il se rend à l'université d'Iéna où il doit faire ses études de droit. Mais il y trouve comme professeurs Reinhold, le vulgarisateur de Kant et surtout Schiller qui excite à ce moment l'enthousiasme le plus profond parmi la jeunesse universitaire. Et aussitôt ses projets de travail régulier s'en vont à vau-l'eau. Schiller incarne désormais à ses yeux, l'idéal de beauté poétique et de beauté morale, de liberté et de pureté qui flottait devant son imagination de jeune homme. « Son regard, écrivait-il plus tard, me prosterna dans la poussière et puis me redressa de nouveau ». Il lui inspire dès le premier moment une confiance absolue et sans limite. Il le tient pour son maître et son guide, et déclare que si jamais il produit une œuvre de valeur c'est à l'inspiration de Schiller qu'il le devra. Et au lieu de piocher son droit, le voilà qui s'adonne à la poésie, compose une petite élégie qui paraît sous ses initiales dans le *Mercure allemand*, et esquisse même un drame intitulé *Kunz de Stauffungen*. Son père s'inquiète de le voir ainsi se dissiper; il s'ouvre de ses préoccupations à un ami d'Iéna. Prévenu par celui-ci, Schiller s'empresse de réparer le mal qu'il a commis sans le vouloir. Il fait venir le jeune étudiant, lui remontre la nécessité de se préparer à une carrière régulière et lui fait sentir l'intérêt su-



périeur de ces sciences austères, dont le premier aspect l'avait rebuté. Aisément convaincu par la parole entraînant du maître aimé, Novalis s'incline. Il quitte non sans regrets mais sans révolte l'université d'Iéna, où il avait goûté pour la première fois les douceurs de la liberté complète et se rend à Leipzig où il doit, en compagnie de son frère Erasme, étudier les mathématiques, le droit et la philosophie.

## II

A Iéna Novalis avait pris contact avec le classicisme allemand et l'idéalisme kantien. A Leipzig il se trouve en présence du romantisme naissant : il rencontre Frédéric Schlegel et se lie avec lui d'une étroite amitié.

Ce furent, on le sait, des personnalités singulièrement complexes, mobiles et déconcertantes que ces premiers romantiques allemands. Lorsque, au cours des dix dernières années du siècle finissant, on les vit surgir à l'horizon littéraire, ils apparurent tout à la fois comme des révolutionnaires effrénés, des décadents blasés, des apôtres enthousiastes.

Des révolutionnaires : car ils affichaient le radicalisme le plus subversif en philosophie comme en politique, glorifiant hautement la Révolution



française, dénigrant avec passion la sagesse terre à terre de « l'ère des lumières », la prudente médiocrité des idées rationalistes sur l'art, la morale, la religion, prêchant la révolte contre la tyrannie de la froide raison au nom des droits supérieurs de l'imagination et du cœur, accablant de leurs railleries et de leurs sarcasmes les philistins effarouchés ou les défenseurs de l'ordre établi.

Des décadents : car ces contempteurs de la société et de la culture du temps sont en même temps des blasés rongés par le spleen, sceptiques jusqu'au complet nihilisme moral, déprimés par l'abus de l'analyse dissolvante d'eux-mêmes et de l'ironie corrosive, destitués de toute énergie pour l'action virile ; ce sont des acteurs qui jonglent avec les mots et les sentiments, qui se composent des attitudes théâtrales, qui sont devenus incapables, finalement, de discerner au juste où finit chez eux la sincérité et où commence le cabotinage.

Des apôtres pourtant : car ces comédiens annoncent avec une assurance imperturbable et une superbe grandiloquence, un renouveau de la culture européenne, ils se posent en réformateurs de la littérature, de la philosophie, de la science, des mœurs publiques, de la religion elle-même ! Ils rêvent une vaste synthèse où viendront se fondre tous les intérêts sociaux et moraux, religieux et artistiques de l'humanité et se tiennent pour les



prophètes chargés d'annoncer aux hommes cet évangile nouveau.

Frédéric Schlegel, lorsqu'il débarque à Leipzig, en 1791, âgé de dix-neuf ans comme Novalis, résume en sa personne tous les traits du romantique tel que nous venons de le dépeindre. Destiné par sa famille d'abord aux affaires, puis, aux études juridiques, il ressent une aversion décidée pour les unes comme pour les autres et débute ainsi dans la vie par une crise pénible d'incertitudes et de stériles agitations. Le commencement de son séjour à Leipzig marque précisément le point culminant de ses désordres et de sa détresse matérielle et morale. Incapable de s'imposer à lui-même une discipline stricte, il vit au hasard, dispersant ses efforts et gaspillant son temps, se partageant entre l'étude et la société s'appliquant volontairement à devenir un homme du monde accompli et accumulant entre temps d'immenses lectures qui embrassaient tout à la fois l'histoire et le droit, la politique et la poésie ancienne, la littérature et la philosophie contemporaines. C'est un dilettante intellectuel perpétuellement occupé à s'analyser lui-même, plein de mépris pour le « vil troupeau », gonflé de « l'aspiration vers l'infini », ballotté entre l'enthousiasme et le dégoût, persuadé qu'il est « unique » au monde, que nul ne le comprend, qu'il n'est pas fait pour être aimé, assoiffé néanmoins d'amour et



d'amitié en dépit (ou peut-être à cause) de son égoïsme profond et de sa sécheresse de cœur, accablé du sentiment de son isolement, hanté par des idées probablement sincères de suicide, affichant d'ailleurs un athéisme provoquant et décrétant comme Stirner ou Nietzsche, que l'homme supérieur doit être son propre Dieu. Son héros favori c'est à ce moment Hamlet en qui il voit une âme sœur de la sienne : Hamlet meurt victime de sa raison infinie ; si elle était moindre, il agirait en héros ; son essence intime est « un effroyable néant, le mépris du monde et de soi-même », sa destinée, la tragédie du désespoir héroïque. Et la vie extérieure du jeune Schlegel est aussi désordonnée que sa vie intérieure. Il se lie d'amitié avec Hardenberg ou encore avec un certain comte de Schweinitz dont il a fait la connaissance dans le monde où l'on s'amuse. Mais il met une telle passion dans ces amitiés orageuses qu'il ne tarde pas à se brouiller avec ceux qui en sont l'objet, ce qui provoque chez lui de véritables accès de désespoir. En amour il est plus malheureux encore. Il s'éprend d'une coquette à la fois provoquante et froide, se conduit vis-à-vis d'elle avec une insigne maladresse, témoignant tantôt d'une timidité déplacée, tantôt affectant au contraire une assurance plus déplacée encore ; et il réussit à faire ainsi d'une aventure qui pour un autre eût été une expérience peut-être intéressante, une espèce de drame



d'amour bizarre, ridicule et pourtant douloureux. Dans sa vie comme dans ses idées il se montre encore tout à fait incapable de bon sens, de logique, de mesure.

Qu'est-ce qui pouvait attirer Hardenberg vers cet anarchiste de lettres décadent et un peu bohème et quel avantage a-t-il retiré d'une semblable amitié ?

Constatons d'abord que rien ne nous permet de supposer que Novalis ait été même temporairement gagné par le nihilisme intellectuel et moral de son ami. Il ne semble pas qu'il ait traversé une crise religieuse, ni que la foi chrétienne qu'il tenait de l'enseignement familial et de son éducation piétiste ait jamais vacillé en lui. Il a pu lui arriver de protester contre l'austérité un peu morose de la religiosité paternelle. Mais il n'a jamais été gagné ni par le scepticisme, ni par l'esprit de révolte. Dans ses premiers essais poétiques, qui datent de cette époque, on trouve çà et là des accents nettement chrétiens et d'une évidente sincérité. Relisez plutôt la pièce intitulée *Contentement*, où Novalis exhorte l'homme à « ne pas maudire cette vie du pèlerin terrestre ». Sans doute, conclut le poète, il y a des heures douloureuses dans la vie où le spectacle de la nature et du printemps, où l'amitié et la philosophie ne sauraient vous préserver contre l'assaut de la mélancolie : « C'est pourquoi réfugie-toi, ô homme, au-



près du Livre de la très divine religion, près du Livre très saint; là seulement cherche la consolation qui t'avait fui. De là coulera à flots en ton cœur la paix bénie, l'intime félicité et, sur ton rude sentier, te sourira le divin contentement ». Plus concluants encore sont les passages nombreux qui attestent l'effort passionné du jeune homme vers un idéal moral supérieur, où il confesse humblement les défauts qu'il se reconnaît et aspire ardemment à se rapprocher de la perfection qu'il entrevoit. « Sans force, je me vois condamné par le sort à la jouissance indigne d'un homme; je frémis lâchement devant le danger. La destinée m'a donné une éducation efféminée. Je suis non pas son favori mais son esclave ». Et il conclut : « Prends-moi donc, ô Parque, ce que des milliers d'êtres implorent, ces dons que ta bonté m'a si généreusement départis; donne-moi les soucis, la misère, les tourments; mais en échange donne de l'énergie à mon esprit. ». Ce ne sont point là les accents d'une âme blessée par le doute. L'adolescent qui écrit ces vers n'a pas vu se dresser devant son imagination la vision inquiétante de la « mort de Dieu ». C'est un croyant qui a foi en Dieu, qui sait où est le bien et le mal, et qui, conscient de sa faiblesse et de ses imperfections, voudrait se rapprocher de l'idéal qui flotte devant son imagination.

La religiosité très sincère du jeune Hardenberg



n'a d'ailleurs rien d'ascétique ni de chagrin. Il aime la vie, il veut en jouir largement et c'est sans remords, en bonne conscience, qu'il aspire au plein épanouissement de sa personnalité. L'enfant rêveur et replié sur lui-même est devenu un élégant cavalier qui se flatte de « jouer un rôle brillant sur la scène du monde », qui mène gaiement la vie pittoresque d'étudiant allemand, qui se bat en duel, qui a le sang chaud et le cœur inflammable, fréquente volontiers le monde où l'on s'amuse et s'éprend à Leipzig, d'une certaine Julie qui figure plus tard dans la société berlinoise sous le nom de Mme Jourdans. Beau et richement doué, appartenant à la plus haute aristocratie, il est fait pour plaire et pour réussir dans le monde. Il s'y présente comme un dilettante épris de philosophie et d'art, enthousiaste de Platon et de Hemsterhuys, causeur étincelant dès qu'il se trouve en face d'un partenaire digne de lui. Il professe un optimisme convaincu et déclare « qu'il n'y a point de mal dans l'univers », qu'on se rapproche d'un nouvel âge d'or. Bref, il apparaît à son ami Schlegel comme l'incarnation même de la jeunesse et de la joie de vivre. « Le destin, écrit celui-ci à son frère, a mis dans mes mains un adolescent dont on peut tout espérer... C'est un tout jeune homme encore, de belle mine et de bonnes manières, au visage distingué, aux yeux noirs. Sa physionomie prend une expression



magnifique quand il parle avec chaleur — avec quelle chaleur indescriptible ! — d'une belle chose ; il parle trois fois plus et trois fois plus vite que le commun des mortels. Il a l'intelligence la plus vive et la plus ouverte. Jamais le joyeuse fraîcheur de la jeunesse ne m'est apparue si éclatante. Il y a en lui une pudeur de sentiments qui vient de l'âme, non de l'inexpérience. Il est très gai et malléable et prend pour l'instant toutes les empreintes qu'on lui communique. »

Le défaut que, en toute simplicité, il constate chez lui et que ses camarades relèvent également, c'est une certaine mobilité d'impressions, une instabilité qui l'entraîne à toute sorte de désordres, dont il souffre et dont il ne parvient pas à se corriger. Schlegel observe chez son ami « une mobilité sans frein qu'une femme même perdrait sa peine à vouloir fixer » ; il le trouve « brusque jusqu'à la sauvagerie, animé d'une joie toujours remuante et inquiète » ; il lui déclare sans ménagements. « Je vous trouve tantôt adorable, tantôt méprisable », ou encore, « Vous voyez le monde en double : une fois comme un bon jeune homme de quinze ans et ensuite comme un mauvais sujet de trente. » Et de fait : il y avait dans sa vie un décousu dont il se rendait compte lui-même et qu'il ne pouvait approuver. Il était capricieux dans sa vie sentimentale, flambait comme un feu de paille et s'éteignait tout



aussitôt après. Son frère Erasme l'avait surnommé « Fritz le papillon » et déclarait qu'il ne se chargerait pas d'écouter les doléances de toutes les belles que ce don Juan avait courtisées. Novalis était arrivé à Leipzig avec les plus sages résolutions de travail. « Il faut chercher à acquérir plus de fermeté, de décision, de logique, de constance et j'y arriverai le plus aisément par l'étude sérieuse du droit. Je me ferai une loi stricte d'observer un jeûne absolu en ce qui concerne les belles lettres et de m'abstenir de tout ce qui pourrait m'éloigner de mon but ». Or il lui fallait bien reconnaître qu'il n'avait pas trouvé l'énergie de s'imposer cette discipline ferme, que, tout comme à Iéna, il s'était laissé distraire, et qu'au lieu de suivre des cours il avait composé des vers, causé philosophie ou simplement fait la fête avec son ami Schlegel. Et il constatait cette faillite avec de sincères remords, maudissant les « divagations désordonnées de son imagination », se reprochant « ses heures d'irréflexion », et ses « errements », déplorant cet « égoïsme » qui se développe si aisément chez des natures comme la sienne et dont il espère se défaire à la suite d'un rigoureux examen de conscience.

Ne nous dissimulons pas, d'ailleurs, que si ce vagabondage sentimental, philosophique et littéraire n'entrait pas dans le programme que s'était trace Hardenberg et si, surtout, il devait apparaître à son



père comme la plus funeste et dangereuse aberration, il a eu, pour la formation de la personnalité de notre poète, une importance capitale. Si Novalis compte dans l'histoire de la littérature et de la pensée allemande, ce n'est pas seulement parce qu'il a été un mystique chrétien d'une exquise ingénuité, mais aussi parce qu'il apparaît en même temps comme l'un des représentants typiques de cette génération idéaliste et romantique qui se développait à ce moment en Allemagne. Or, c'est bien à Leipzig et au contact de Frédéric Schlegel, qu'il a pris conscience de cette culture romantique, qu'il s'est assimilé dans ses grandes lignes la conception du monde qui germait dans les esprits les plus avancés de la jeunesse d'alors. C'est ce besoin profond d'entrer en communion avec l'âme de son temps qui l'a certainement entraîné vers Schlegel en dépit des différences profondes qui les séparaient. Il a peut-être toujours gardé vis-à-vis de l'homme une défiance en somme être justifiée : « Sois sur tes gardes dans tes rapports avec Schlegel », écrivait-il dans son Journal intime. Mais il se rendait bien compte du profit qu'il pouvait tirer d'une liaison intellectuelle avec lui. Il avait su deviner en Schlegel un génie capable de jouer vis-à-vis de lui le rôle d'initiateur à la vie de l'esprit, le prêtre d'Eleusis, qui lui ouvrirait le sanctuaire de la culture contemporaine. « Par toi, lui écrivait-il un peu plus tard, j'ai appris à con-



naître le ciel et les enfers, par toi, j'ai goûté aux fruits de l'arbre de la science. » Initié déjà par Reinhold et Schiller à l'idéalisme kantien, il apprend de Schlegel à mieux comprendre le Goethe de l'époque classique et l'idéal de la culture hellénique. Il s'enthousiasme avec lui pour la Révolution française et cela avec d'autant plus d'ardeur, que son père et son oncle fulminaient avec toute l'indignation de bons et loyaux conservateurs contre les forfaits des sans-culottes et contre les idées nouvelles. Il pénètre à sa suite dans les arcanes de la philosophie de Fichte. Il suit dans les cahiers philosophiques de son ami qu'il se fait prêter, la genèse progressive de la pensée romantique.

A Leipzig, d'ailleurs, sa personnalité littéraire ne s'est pas encore formée. Sans doute Frédéric Schlegel, après lecture de ses premiers essais poétiques, lui prédit aussitôt un brillant avenir. « J'ai parcouru ses œuvres, écrit-il à son frère Guillaume. Aucune maturité dans la langue et la versification ; de constantes digressions ; une excessive longueur ; une surabondance d'images simplement ébauchées. Mais tous ces défauts ne m'empêchent pas de flairer en lui les qualités qui font le grand poète lyrique, une sensibilité originale et belle et une aptitude à percevoir toutes les nuances du sentiment. » Mais il semble bien que ce jugement ait été dicté à notre critique plutôt par l'impression vivante qu'il



avait reçue de la personnalité de Hardenberg que par l'examen réfléchi de ses poésies mêmes. Ces premiers essais, qui figurent aujourd'hui tout au long dans les éditions critiques récemment parues, sont en effet d'une insignifiance presque constante. Ce sont des petites pièces sur le vin et l'amour, des gentillesses anacréontiques, d'aimables parodies de l'antique, des poésies de circonstances, où l'on retrouve l'influence de toutes les lectures du jeune homme, Klopstock et les poètes du *Hainbund* de Gœttingue, Wieland et les anacréontiques, Bürger surtout, pour qui Novalis témoigne d'une particulière prédilection. Ou bien c'est une esquisse de drame, *Kunz de Stauffungen*, qui n'est pas autre chose qu'une pâle et médiocre imitation de *Gætz de Berlichingen*. A peine si, çà et là, dans quelques pièces d'inspiration religieuse (*Contentement* ou *Plaintes d'un jeune homme*) on entend quelques accents un peu plus personnels. Novalis n'est encore qu'un dilettante aimable et un peu prolix. Le poète n'est pas né en lui : il ne se développera que lorsqu'il aura reçu le baptême de la souffrance.

Le séjour de Leipzig, cependant, aboutit pour Hardenberg, comme celui d'Iéna, à une crise intérieure et à des explications désagréables avec sa famille. Une brouille avec Schlegel, passagère d'ailleurs, mais qui sur le moment faillit amener un duel, l'état de trouble où le plonge sa passion vite



éteinte mais très ardente pour Julie, les soucis que lui donnent une affaire de dettes restée mystérieuse, où il se conduisit, au dire de Schlegel, « comme un enfant » et où l'honneur de sa famille risqua, paraît-il, un instant de se trouver compromis, toutes ces circonstances réunies suscitent chez lui une véritable détresse morale. Il songe à lâcher toutes les études et à se faire soldat. Il se découvre brusquement une vocation militaire qui s'impose à son imagination, vers le début de 1793, avec l'intensité d'une idée fixe. Il lui semble que le service des armes sera pour lui la meilleure discipline morale. Obligé de « se plier aux règles rigides d'un système », astreint à l'accomplissement strict de devoirs bien définis et à des besognes en grande partie machinales, il acquerra peu à peu, affirme-t-il, cette fermeté de caractère qui lui fait défaut. Son père, impressionné d'abord par la solennité de son langage, se montre tout prêt à acquiescer à son désir. Il se rend alors à Eisleben pour s'entendre définitivement avec les siens. Mais lorsqu'il se trouve en présence de la réalité prosaïque, son grand projet lui apparaît beaucoup moins séduisant. Il apprend que la situation financière de son père n'est rien moins que brillante, qu'il ne peut être question pour lui d'entrer dans quelque régiment de cavalerie élégant, que son avancement serait lent, son existence matérielle étriquée et médiocre. Et



son enthousiasme pour la carrière militaire s'éteint aussi vite qu'il s'était enflammé. Il s'aperçoit qu'il arrivera tout aussi aisément à se créer une situation indépendante en continuant ses études. Et dans ces conditions il se décide à changer encore une fois d'université : de Leipzig il émigre à Wittemberg.

### III

Dans la petite cité saxonne, un peu assoupie, mais où flottaient les souvenirs d'un passé glorieux, Hardenberg trouve enfin une atmosphère favorable au recueillement et au travail. Il se met donc à l'ouvrage pour rattraper le temps perdu. Et cela de bon cœur. Il n'a point de regrets, semble-t-il, de l'existence bruyante et agitée qu'il menait à Leipzig. Pas un instant il ne songe à se faire homme de lettres, à devenir un professionnel de la plume. Il ne sera et ne veut être écrivain qu'à ses heures de loisir, pour satisfaire l'instinct de nature qui le porte vers la poésie et la philosophie. Il sent au contraire très vivement, la nécessité de choisir une carrière, quoi qu'il pût lui en coûter. Il s'y résout non pas seulement par déférence pour les conseils de son père, mais parce qu'il perçoit clairement tout le profit qu'il peut tirer, pour son perfectionnement intérieur, d'une activité pratique bien réglée. En dépit de « sa nature foncièrement anti-juridique, sans vocation



ni instinct pour le droit », il se prépare donc en conscience au métier d'administrateur. Il termine avec ardeur l'étude de la législation saxonne fort négligée jusqu'alors. Arrivé à Wittemberg au printemps de 1793, il passe avec succès ses examens dès le mois de juin de l'année suivante et se sent heureux d'avoir derrière lui, à vingt-deux ans tout « le fatras d'école. »

Son rêve d'avenir se précise maintenant. Pour fixer la mobilité de sa nature d'imaginatif et donner de la consistance à son caractère, il avait songé un instant à embrasser l'état militaire. Il pressent maintenant que c'est dans l'accomplissement régulier des devoirs domestiques qu'il trouvera cette paix de l'âme tant cherchée. Il est convaincu, écrit-il à sa mère, que le goût pour le bonheur du foyer, qui est si vivace en lui, ne peut manquer d'avoir sur sa destinée l'action la plus bienfaisante. Il sent qu'il est fait pour la vie de famille, qu'elle lui convient « comme l'air de montagne ». Il servira de père à ses frères et sœurs au cas où son père viendrait à mourir. Il compte donc se marier de bonne heure et vante à son frère Erasme, les charmes de « l'état de philistin ». Il déclare même tout franchement qu'il veut faire un mariage riche, pour pouvoir d'autant mieux savourer toutes les magnificences de ce bel univers. Il est d'ailleurs certain que, en organisant ainsi sa vie, il n'est pas infidèle à ses aspira-



tions de jadis. Peu de semaines après avoir passé ses examens, il écrit à Schlegel, le confident de ses ambitions littéraires de Leipzig : « J'attends tranquillement l'appel de la destinée, car *ma* vie est d'ores et déjà fixée. Je n'ai qu'un but, que je pourrai atteindre partout où s'ouvrira pour moi un champ d'activité. Mais je ne me suis pas, comme un vulgaire bourgeois, fixé des limites trop étroites. Si je conserve la santé, j'atteindrai le maximum de développement dont je suis capable... Sache que je suis et reste assurément digne de toi. Qui sait si, malgré tout, nous ne suivrons pas la même voie — oublie un instant mes vingt-deux ans et laisse moi ce rêve — peut être comme Dion et Platon. »

Pas à pas il avance sur la voie qu'il s'est choisie. Il veut entrer, comme son père, dans les salines saxonnes. Et en attendant qu'il se trouve un poste vacant dans l'administration supérieure, en Saxe ou en Prusse, il va, au mois d'octobre 1794, faire un stage chez le bailli Just, à Tennstedt, pour s'initier à la pratique des affaires courantes. Et il s'acquitte avec entrain et succès des tâches assez modestes qu'on lui confie. Plus heureux et plus sage qu'un Wackenroder ou un Hœlderlin, il n'éprouve aucune difficulté à concilier la réalité et l'idéal, la prose de la vie avec ses aspirations supérieures. Ses goûts littéraires et spéculatifs ne l'empêchent pas d'être un fonctionnaire modèle. Son mentor,



l'excellent Just, est émerveillé de la facilité avec laquelle il se met au courant de ses occupations nouvelles et de la conscience avec laquelle il accomplit sa besogne. Il aborde, sans se laisser rebuter, les études techniques les plus arides. Le chimiste Wiegleb qui lui enseigne la technologie des salines, est stupéfait de la promptitude avec laquelle, en dix à douze jours, il s'assimile cette matière peu attrayante. Et il montre la même application à acquérir le maniement courant du style administratif, recommençant deux et trois fois le même travail pour lui donner une forme entièrement satisfaisante, couvrant des pages entières de synonymes ou de termes techniques, afin d'acquérir la souplesse et la précision dans l'expression qui conviennent au langage des affaires.

La vie semble ainsi s'ouvrir pour lui sous les auspices les plus favorables. En possession des dons les plus rares d'intelligence, d'imagination, de mémoire, de cœur, embrassant dans une chaude sympathie les hommes et la nature, sensible à toutes les beautés et toutes les harmonies de l'univers, apte à goûter les joies saines de l'existence, il semble promis aux plus heureuses destinées. Ce n'est pas un de ces génies superficiels et présomptueux qui se heurtent douloureusement aux bornes nécessaires de l'humanité. De bonne heure il a compris la nécessité de la discipline, de l'effort patient, du dévoue-



ment à une tâche limitée. Au sortir de l'université où il s'est affirmé l'égal des plus brillants représentants du romantisme naissant, il s'est plié sans effort aux exigences de la vie pratique et semble en bonne voie pour devenir un homme utile en même temps qu'un esprit supérieur.

C'est à ce moment que l'amour entre dans sa vie, et avec l'amour la souffrance.

---



## CHAPITRE II

---

### L'EXPÉRIENCE DE L'AMOUR ET DE LA MORT

---

#### I

Au mois de novembre 1794, Hardenberg, au cours d'une tournée de service faite en compagnie de son instructeur le bailli Just, était passé par hasard au château de Grüningen, à trois quarts d'heure de sa résidence de Tennstedt. Le châtelain, baron de Rockenthien, et sa famille lui avaient offert une très cordiale hospitalité. C'est là que, pour la première fois, il avait aperçu Sophie de Kühn, la fille d'un premier lit de Mme de Rockenthien, une enfant de douze ans et demi à ce moment. Et, tout de suite, il s'était pris pour elle d'une grande passion.

Amour étrange, romantique s'il en fut, où l'illusion à demi consciente entrainait pour une part presque aussi grande que la réalité.



Le vieux manoir de Grüningen, où désormais Novalis se montre visiteur toujours plus assidu, apparaît à son imagination de poète comme une sorte d'Eden où il se promène en plein rêve d'amour et de félicité sentimentale. « Un singulier et merveilleux hasard, écrit Novalis à une demie sœur de Sophie, m'a introduit dans un cercle de famille où j'ai trouvé ce que je cherchais, où je trouverai ce que j'osais à peine espérer. Ce que la naissance m'avait refusé, le sort me l'a donné. Ce que je n'ai jamais trouvé au foyer paternel, je le trouve ici rassemblé dans un milieu étranger ». En comparaison de l'austère demeure piétiste où s'était écoulée sa jeunesse, Grüningen lui semble un paradis où règne la paix et la joie. Dans le seigneur du lieu, le baron de Rockenthien, il voit le type du gentilhomme campagnard gai et heureux de vivre, toujours prêt à plaisanter, toujours plein d'entrain au travail comme au plaisir. Sa femme, jeune encore, dans sa beauté épanouie, avec son « visage d'ange », entourée de ses filles dont plusieurs déjà mariées, respire aussi l'allégresse et la cordialité. Il n'est pas jusqu'à l'institutrice française, Mlle Danscour, autrement dit « Ma chère », la confidente de tous les petits secrets de cœur de cette jeunesse, qui ne contribue pour sa part à égayer, en y mettant une note humoristique, ce tableau si riant, — elle qu'en un jour de liesse on avait baptisée, pour ses sympathies révolutionnai-



res, « Mlle Sans-Jupon ». Et sur ce fond tout radieux de soleil et de gaieté, se détache, comme nimbée d'une clarté de rêve, la douce figure de la fiancée de Novalis avec ses cheveux d'or pâle et ses grands yeux noirs profonds, — un frais bouton d'aubépine, prêt à s'épanouir au soleil de l'amour, une enfant bientôt jeune fille, enjouée et pensive, rieuse et naïve et pourtant méditative, dont la sagesse ingénue résout en se jouant, les mystères éternels du monde. Quelques mois après sa première visite à Grüningen, en mars 1795, Hardenberg se fiance en secret avec Sophie. Ses frères Erasme et Charles, mis dans la confiance de cet amour, deviennent à leur tour les familiers de l'hospitalière maison ; déjà ils rêvent d'y trouver, eux aussi, des compagnes de leur vie. C'est dans tout le petit cercle un débordement de joie et d'enthousiasme.

Or cette vision paradisiaque n'est guère autre chose qu'un beau mirage éclos dans une imagination romantique.

Un historien récent de Novalis, M. Heilborn, qui a pu feuilleter les papiers inédits des archives familiales des Hardenberg et confronter ainsi la réalité avec le rêve, s'est trouvé à même de nous dire, documents en main, ce que fut véritablement l'entourage de la fiancée de Novalis. Et de la vérité à la légende le contraste est flagrant. Les hôtes de Grüningen n'étaient rien moins que des fleurs de distinction.



M. de Rockenthien se révèle comme un rustre mal dégrossi et paillard, qui écrivait au frère de son futur gendre des lettres ordurières ornementées de dessins obscènes. Sa femme et ses belles-filles étaient dénuées de toute espèce de culture intellectuelle et cherchaient à se distraire au jour le jour, sans mêler à leurs amusements aucun intérêt supérieur. Sophie enfin, l'exquise petite Sophie, n'était qu'une oie blanche. Peut-être des dons rares et précieux sommeillaient-ils au fond de sa petite âme. Mais cette âme dormait encore d'un profond sommeil. A treize ans, Sophie avait bien le développement intellectuel d'une fillette de sept ans de nos jours. De la vie, elle ne voyait encore que le côté tout extérieur. Et il semble impossible qu'elle ait pu comprendre quoi que ce soit au sentiment exalté et raffiné tout à la fois que lui vouait Novalis. On a publié des fragments de son journal intime. Ils sont d'une puérilité qui ne fait même pas sourire. Voici, par exemple, ce qu'elle notait en janvier 1795, au moment où allaient se nouer ses fiançailles avec Hardenberg. « Du 3 : ce matin j'écrivis à mes tantes. Il n'y eut pas école parce que le comte était enroué... Du 7 : ce matin de bonne heure Hardenberg repartit à cheval et il ne se passa plus rien aujourd'hui. Du 8 : aujourd'hui nous fûmes de nouveau seules et il ne se passa rien. Du 9 : aujourd'hui nous étions encore seules et de nou-



veau il ne s'est rien passé... » Les billets qu'elle écrit à son fiancé, sont à l'avenant. Tout cela est d'une petite fille qui ne pense pas encore, qui a une orthographe d'une fantaisie divertissante et qui gribouille encore d'une écriture mal formée comme celle d'un bébé... Si cette enfant a attiré Hardenberg, c'est qu'il a aimé en elle non pas tant la personne réelle qu'un symbole : l'image idéalisée d'un amour pur et frais, jeune et virginal, qu'elle incarnait à ses yeux.

Hardenberg n'a-t-il jamais eu l'intuition de l'écart qui séparait son rêve de la réalité ? Quelques indices permettent de soupçonner qu'à certains moments il a été bien près de voir au travers de ce voile d'illusions qu'il avait tissé lui-même et qu'il interposait entre lui et la prose de la vie quotidienne. Sa correspondance avec son frère Erasme, son compagnon d'université à Leipzig et l'un de ses confidents les plus chers, paraît bien indiquer que les intimes du poète ont pressenti quelque chose d'un peu anormal dans la manière dont il s'était brusquement amouraché de Sophie. Erasme ne trouve pas chez son frère cette paisible et joyeuse assurance qui conviendrait à un fiancé dans sa situation. Il note chez lui quelque chose de « tragique », de tendu, de « froidement résolu », qui l'inquiète : il semble qu'il *veuille* se marier de parti pris, de propos délibéré pour calmer cette inquiétude qu'il



porte en lui. Il s'étonne que le « papillon » Fritz se soit décidé si vite à se fixer définitivement. Mais au reste est-il si *fixé* que cela ? Constatons, dans tous les cas, qu'il a l'esprit assez libre pour flirter avec une certaine Jette Goldacker, au point de faire jaser le public et d'éveiller la jalousie de Sophie. Entre temps, il insère dans son Journal intime, sous le titre de *Clarisse*, un portrait précis, fouillé, nullement idéalisé de sa fiancée. Et nous le voyons relater fidèlement des traits qui ne pouvaient pas lui être agréables et qui, même, rendaient problématique un mariage entre eux. Comment Hardenberg, pour qui la poésie était l'élément vital en quelque sorte, n'aurait-il pas été péniblement affecté de voir que sa fiancée « faisait peu de cas de la poésie » ! Ailleurs il note : « Sa peur du mariage » — « Son tempérament s'est-il éveillé ? » — « Elle ne veut pas se laisser gêner par mon amour. Mon amour lui est souvent importun. Elle est toujours froide ». Et son grand amour ne l'empêche pas de voir bien des petits détails qui ne paraissent pas lui plaire : « Son insolence envers son père », — « sa tête quand on dit des inconvenances », — « elle fume le tabac », — « son souci de l'opinion », — « sa passion pour ce qui est *convenable* ». — En novembre 1795, ce fiancé clairvoyant met son frère Erasme en garde contre les mirages : il lui recommande de ne pas se faire « une idée fixe de Grüningen » et l'assure que



malgré sa profonde affection pour ces gens il les voit bien tels qu'ils sont : « le revers malpropre de la médaille » ne lui échappe pas. Au début de 1796, il va jusqu'à se demander si le lien qui l'unit à Sophie est bien solide. La mère de la jeune fille, une de ses sœurs, et « Ma chère », doutent de son amour pour Hardenberg. Et celui-ci est assez impressionné par ce doute pour charger son frère Charles d'observer Sophie et de s'enquérir de ses sentiments à son égard. Il s'acquitte de cette mission « avec un battement de cœur », — et apprend de Sophie, qu'elle demeure fidèle à son fiancé. — Si les choses avaient suivi leur cours normal, on se demande comment tout cela aurait fini. Novalis, qui voyait par instant si clair, ne se serait-il pas aperçu un beau jour qu'il était le jouet d'une illusion et n'aurait-il pas rompu des liens qu'à certaines heures il ne considérait pas encore comme définitifs ?

## II

Or, voici que, au moment décisif, la maladie et l'ombre menaçante de la mort, viennent sceller à jamais des fiançailles qui autrement se seraient peut-être dénouées. En novembre 1795, Sophie subit les premières atteintes du mal qui allait l'emporter en peu de temps : une inflammation



aiguë du foie avec fièvre et délire, inspire aux siens les plus graves inquiétudes. Et la même année, à partir du mois de mars, commencent à se montrer chez Hardenberg, les premiers symptômes de la tuberculose...

Et alors, insensiblement, la perspective change. Sans doute les deux fiancés ne se croient d'abord ni l'un ni l'autre gravement atteints. Sophie se remet assez rapidement et se sent, au dire de son père adoptif « aussi bien qu'un poisson dans l'eau ». L'on ne s'inquiète pas non plus outre mesure des malaises que ressent Hardenberg. Le 30 décembre 1795 il est nommé assesseur à la direction locale des salines que dirigeait son père, et au début de 1796 il commence son apprentissage dans l'administration des salines saxonnes de Weissenfels, sous la direction des conseillers Heun et Senff. Au printemps de cette même année, ses fiançailles deviennent officielles. Mais peu à peu l'horizon s'assombrit. La maladie de Sophie, après une courte rémission, reparait, obstinée et tenace. Au mois de juillet, une nouvelle attaque se déclare, plus grave que la précédente. Pendant l'été la jeune fille se rend à Iéna, sur les instances de Novalis, en compagnie de sa sœur, Mme de Mandelsloh, pour y consulter le professeur Starck; elle subit au cours de l'année plusieurs opérations douloureuses, qui'amènent aucun résultat décisif. Au mois de



décembre elle rentre, toujours malade, à Grüningen. Peu à peu s'installe, chez ceux qui l'entourent, l'appréhension toujours plus angoissante d'un dénouement fatal.

Elle leur apparaît alors sous un jour nouveau. La souffrance, l'approche lente de la mort, affine, spiritualise, mûrit rapidement la pauvre enfant. Il émane d'elle maintenant je ne sais quel charme mystérieux que subissent tous ceux qui l'approchent. Les frères de Hardenberg, Charles et Erasme éprouvent à leur première visite, la magie de Grüningen et rêvent de trouver à l'exemple de Novalis, une compagne parmi les sœurs de Sophie. Le vieux baron de Hardenberg qui avait vu avec une médiocre satisfaction son aîné s'éprendre d'une fille pauvre et de petite noblesse, est séduit dès qu'il voit Sophie à Iéna : il l'invite à venir chez lui et la chérit à l'égal de ses propres enfants. Il n'est pas jusqu'à Goethe lui-même, le Dieu de Weimar, qui ne se soit intéressé à elle, et ne lui ait rendu visite dans sa chambre de malade d'Iéna. Nul doute que cette fillette marquée déjà du sceau de la mort et qui supportait si vaillamment les tortures du mal qui la rongait, n'ait donné à ce moment l'impression d'une créature sortant de l'ordinaire. Et si des hommes mûrs et rassis n'échappaient pas à cette suggestion, combien, à plus forte raison, le fiancé de Sophie n'a-t-il pas dû se sentir ému jusqu'au plus profond de son être. Dans l'ima-



gination du poète navré, Sophie se dessine maintenant sous une forme nouvelle. Il ne voit plus en elle l'enfant naïve dont le cœur va s'ouvrir à l'amour. Elle lui apparaît sur son lit de souffrances, comme la vierge douce et bonne qui se détache peu à peu de la terre, comme l'ange de lumière et de pureté qui s'apprête à déployer ses ailes pour regagner sa patrie céleste. Et sa passion, maintenant, se rallume de plus belle. Elle se serait peut-être éteinte s'il s'était trouvé en face de la réalité prosaïque et terre à terre, s'il avait dû devenir le mari d'une petite dinde bien portante et le gendre d'un hobereau égrillard et inculte. Il se complaît au contraire en toute sincérité dans ce rôle d'amant platonique d'une fiancée qu'il dispute à la mort. Il s'attache à cet amour en raison même de son immatérialité. Il chérit d'autant plus tendrement la pauvre petite Sophie, qu'il pressent obscurément le dénouement fatal et imminent d'un amour né peut-être d'un mirage et à qui les réalités de l'existence eussent sans doute été fatales. Il assiste désespéré à sa lente agonie. Elle supporte son mal avec une touchante sérénité, s'oubliant elle-même pour ne songer qu'aux siens, griffonnant de son écriture d'enfant de naïfs billets pour consoler son ami : « C'est à peine si je puis vous écrire une ligne, mon cher Hardenberg, mais faites-moi ce plaisir, ne vous tourmentez pas, je vous en prie de tout cœur. Votre Sophie ». Lors-



qu'elle quitte Iéna pour rentrer à Grüningen en décembre 1796, il espère encore contre tout espoir. Peu de temps avant sa mort, il accourt une dernière fois à son chevet. Jusqu'au bout il l'entoure de sa tendresse. Jusqu'au bout, aussi, elle demeure pleine de vaillance, grondant son ami, « parce qu'il avait été contraint de donner un peu d'air à son cœur en pleurant devant elle ». Puis, après quelques jours d'un mieux trompeur, elle avait eu, en sa présence, « sa première crise de l'effroyable alarme ». Le lendemain Novalis s'éloignait, obéissant au désir de sa fiancée, sentant d'ailleurs qu'il était hors d'état de supporter les scènes affreuses qui allaient se dérouler. Quelques jours après, le 19 mars 1797, elle rendait le dernier soupir... L'avant-veille elle était entrée dans sa quinzième année...

Nous sommes à même, maintenant, d'entrevoir le sens profond qu'a eu, pour la vie intérieure de Hardenberg, cet étrange et douloureux roman d'amour.

L'un des traits essentiels de la psychologie de Novalis c'est, nous l'avons vu, cette inquiétude, cette instabilité, cette nostalgie imprécise qui le tourmente déjà à l'époque de ses années d'université. Il aspire ardemment vers un état de paix et d'équilibre, vers un bien qu'il ne connaît pas et qui lui donnera la tranquillité tant cherchée, vers cette « fleur bleue » qu'il a chantée plus tard dans son



*Ofterdingen*, et qui est devenue l'emblème de la nostalgie romantique. Cette inquiétude, il espère d'abord la calmer en embrassant la carrière de soldat, en acceptant les obligations sévères et la discipline stricte du métier militaire. Mais il voit bientôt que c'est là une illusion. A Wittemberg déjà, ses aspirations prennent une autre direction. Il lui semble que c'est dans la vie familiale qu'il trouvera la satisfaction de ses aspirations. Pendant les vacances qui suivent sa sortie de l'université, il vit dans l'attente du grand amour qui fixera son âme instable. Le voluptueux que son tempérament ardent entraîne sans cesse à de nouvelles aventures, le volage étudiant qui ne peut s'empêcher de courtiser toutes les femmes qui passent à sa portée, qui fréquente le demi-monde de Léna et de Leipzig, qui s'amourache de Julie à Leipzig, qui à Wittemberg se délasse de ses arides études de droit en contant fleurette avec son ami Kommerstedt à deux petites bourgeoises aux tresses blondes, qui à Weissenfels remplit la contrée du bruit de ses aventures galantes, qui à Tennstedt se lie d'amitié sentimentale avec la fille de son hôte et instructeur Just, qui même fiancé se laisse entraîner à flirter avec Jette Goldacker, — « Fritz le papillon » comme l'appelle son frère Erasme, se sent la vocation impérieuse de se marier et de fonder une famille. « Je vis, écrit-il à Schlegel trois mois avant sa première rencontre



*avec Sophie*, des journées de fiançailles, libre et sans attache encore, mais fixé déjà par un libre choix. J'aspire impatientement à la nuit de noces, au mariage, à une postérité ». Et voici qu'il rencontre Sophie dans le cadre idyllique de Grüningen. Sous l'empire de la suggestion qui le tient, il la reconnaît aussitôt pour cette fiancée d'élection dont il attend la venue. Elle est l'objet vers qui de tout temps l'a entraîné son désir inconscient; elle est la fleur bleue dont le pressentiment a hanté ses rêveries d'adolescent. Tout son cœur s'élançe d'un même élan vers la fillette de treize ans, pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle promet, — et en même temps vers l'idéal où tend sa nostalgie, vers cet idéal qui a pris maintenant une forme individuelle et concrète et qui remplit son âme d'une ardeur plus précise. Il lui semble, dans l'exaltation de son bonheur, qu'il touche au port, que la vie elle-même se dispose à lui révéler son mystère, à l'initier à toutes ses beautés et à toutes ses joies. Un instant le mirage radieux qui le tient menace de se dissiper. Il a l'intuition de l'écart qui sépare sa fiancée réelle et sa fiancée de rêve. L'amant de Sophie de Kühn sent la nostalgie et l'inquiétude renaître en son âme. Mais la souffrance et la mort se chargent bientôt de recouvrir sous un voile de poésie toutes les insuffisances de la réalité. Devant le lit de douleur de Sophie, Novalis ne se demande plus si la pauvre enfant qui



se débat sous l'étreinte d'un mal implacable *est bien* celle qu'il cherche à travers les sentiers de la vie. Ses doutes se sont tus. Son âme toute entière est remplie désormais par une seule pensée, par une seule angoisse : si cette flamme vacillante vient à s'éteindre, si la mort est plus forte, c'est l'écroulement de tout son rêve de bonheur, de toutes ses espérances terrestres. Ce n'est pas seulement un être aimé entre tous qu'il perd : c'est la vie elle-même qui n'a plus de sens pour lui. Il se compare à un joueur désespéré, qui voit, impuissant, se dérouler une partie où se joue ce qu'il a de plus cher au monde, un joueur « dont toutes les chances sont suspendues à ce fait unique, qu'un pétale tombera dans ce monde-ci ou dans l'autre ».

Mais cette nostalgie qui entraîne l'âme vers un idéal mystérieux, qu'est-elle dans son essence, se demande Novalis. Et peu à peu se précise en lui l'intuition que cette aspiration n'est au fond rien d'autre que le sentiment religieux et que son objet dernier est donc par conséquent Dieu. On peut chercher Dieu par l'intelligence, par la réflexion. Lui-même l'a fait lorsque, à la suite de Schlegel, il s'est engagé dans le labyrinthe de la spéculation philosophique. Mais on peut aussi chercher Dieu par le cœur, par l'amour. L'amour humain qui pousse la créature vers la créature, par qui se magnifient en nous les facultés imaginatives, par qui



s'éveille une exaltation lyrique de tout notre être, par qui l'univers s'illumine d'une splendeur féérique, cet amour terrestre est le pressentiment du grand amour, de la force mystique qui est l'âme même du monde. « Mon intelligence, écrivait Novalis à Just, s'était petit à petit développée et empiétait peu à peu sur le domaine du cœur. Sophie a rendu au Cœur son trône perdu ». Ainsi l'amour a été la clé qui lui a ouvert l'intuition plus profonde de l'univers. Il pouvait écrire, en ce sens, à Schlegel en lui annonçant ses fiançailles : « Mon étude favorite s'appelle au fond comme ma fiancée : *Sophie* est le nom de celle-ci, *Philosophie* est l'âme de ma vie, la clé qui m'ouvre l'accès de mon moi le plus intime. Ecrire et me marier, c'est là le but *identique* où tendent presque tous mes vœux... Je pressens toujours plus clairement en toutes choses, les membres augustes d'un Tout merveilleux où je dois me fondre et qui doit devenir le plein épanouissement de mon moi ». Sophie a été, aux yeux de son fiancé, la médiatrice qui l'a mené à Dieu. Par elle, il a eu la révélation de sa mission terrestre et de sa mission spirituelle. Elle lui a montré le sens de la vie et la voie du bonheur.

L'inquiétude religieuse, inconsciente encore de son objet, avait poussé Novalis vers l'amour. Par l'amour — un amour pour une fillette d'abord, pour une malade ensuite, où l'imagination avait plus de



part que les sens, où les réalités positives du mariage n'apparaissaient que dans le lointain de l'avenir, où la rêverie sentimentale pouvait donc se déployer à l'aise, — cette inquiétude religieuse était ensuite devenue consciente d'elle-même. Novalis avait eu peu à peu l'intuition de ce qu'il était au plus profond de lui-même : une âme éprise de Dieu, qui cherchait Dieu par le cœur comme par l'intelligence, par toutes les énergies de son être tout entier. Et ainsi s'était noué peu à peu, chez lui, un lien toujours plus étroit entre l'amour humain et l'amour divin. Il aimait Sophie de toute la ferveur de son sentiment religieux. Son amour pour sa fiancée se confondait en un même élan d'adoration avec le besoin fervent qui le portait vers le principe éternel de l'Être.

C'est là, sans doute, un fait psychique étrange et, si l'on veut, anormal. Anormal par la fusion parfaite qui s'établit chez Novalis entre deux séries de représentations et de sentiments qui restent d'ordinaire distinctes. Anormal aussi la ferveur de l'enthousiasme lyrique qui s'allume dès lors en lui. J'accorde même que l'apparition de la tuberculose chez Novalis, n'est peut-être pas sans avoir favorisé dans une certaine mesure cette exaltation érotico-mystique que l'on observe chez lui. Mais je ne vois pas qu'il faille le tenir ni pour un monomane halluciné, ni pour un dégénéré, dont le mécanisme



psychique aurait cessé de fonctionner régulièrement. Par sa sympathie profonde pour toutes les choses humaines, par la joyeuse confiance avec laquelle il s'avance dans la vie, par son aptitude à s'adapter aux nécessités de l'existence, par sa facilité pour le travail scientifique, par sa bonne volonté à se mettre au courant d'un métier, par la conscience professionnelle dont il donne des preuves réitérées, il se différencie très nettement soit des illuminés piétistes, soit des romantiques anti-utilitaires, soit des rêveurs quiétistes. C'est un type humain rare sans doute, mais d'une réelle beauté. Et ses aventures intellectuelles, ses tentatives hardies pour porter la lumière en des régions inexplorées du moi, méritent je crois d'être suivies avec attention et sympathie.

### III

La douleur de Novalis, à la mort de sa fiancée, fut immense. Nous en trouvons des témoignages émouvants soit dans ses lettres, soit surtout dans le journal intime qu'il commence le 31<sup>e</sup> jour après la mort de Sophie, et où il note avec une sincérité ingénue et touchante les phases diverses par lesquelles passe sa « résolution » mystique de rejoindre sa bien-aimée dans la tombe. La tristesse qui se marque dans ces pages célèbres est si profonde,



elle s'exprime en des analyses si nuancées et si détaillées, que son excès même a paru peu naturel à certains commentateurs modernes. Les plus indulgents y ont vu une sorte de délire de désincarnation qui se serait abattu sur l'infortuné poète, presque un cas de mélancolie hystérique, ou le jeu un peu malsain d'un romantique qui se complaît dans sa douleur à la façon de Werther ou de certains héros de Jean Paul. D'autres, plus émancipés encore de la « légende » habituelle, tiennent le désespoir de Novalis pour une simple pose, une exaltation factice qu'il aurait provoquée artificiellement, en se montant volontairement l'imagination. Un poète ingénieux et subtil, enfin, a récemment proposé d'expliquer cette emprise de la morte sur le vivant comme un cas de vampirisme ! Imaginez que Novalis ait été une souveraine et magnifique nature de maître, une nature d'*imperator* dans le royaume de l'esprit, saine et sans tare, sans prédispositions à la phtisie, avec un solide « égoïste vital », avec des dons éminents pour les sciences exactes. Imaginez cet être d'élite rencontrant en Sophie l'Ève incarnée, la Femme presque enfant encore, mais en qui l'on pressent déjà l'épanouissement prochain de tous les caractères typiques de son sexe, une créature infiniment attirante pour un véritable homme, d'autant plus dangereusement séduisante qu'elle était, elle, de tempérament morbide et des-



tinée à mourir jeune d'une maladie organique. Supposez que cette Eve s'empare de Novalis-Adam comme un vampire de sa proie, que Novalis tombe dans un état de « conscience double », qu'il se sente d'une part *lui-même* et d'autre part un *être qui ne peut pas vivre*, qui est condamné à mourir jeune, à suivre la morte dans sa tombe. Supposez enfin que cette disposition d'abord simplement psychique envahisse peu à peu la nature physique du « possédé », engendre chez lui un état de dépression, puis la phtisie, que l'amant de Sophie meure enfin de ce vampirisme, et vous aurez l'hypothèse étrange que le poète Schlaf propose pour expliquer le « cas Novalis » !

Je serais tenté d'admettre, pour ma part, que nous pouvons essayer de comprendre l'état d'esprit de Novalis d'une manière plus simple, sans recourir à des spéculations psycho-sphysiologiques hasardeuses, sans faire de lui ni un hystérique, ni un cabotin de lettres, ni un possédé.

Qu'il ait traversé, au moment de la mort de sa fiancée une crise exceptionnellement douloureuse et de nature à le bouleverser jusqu'au plus profond de son être, cela ne fait aucun doute. Sans doute sa grande passion pour Sophie avait été en partie un amour de rêve. Mais ce rêve se rattachait à une réalité, à cette frêle enfant dont il suivait le développement depuis près de trois ans, qu'il avait si long-



temps disputée à la mort, et qu'il aimait d'autant plus ardemment qu'il la sentait plus fragile. Elle morte, n'est-il pas naturel que Hardenberg ait cru de bonne foi qu'il était mort à l'amour terrestre. Et une série de circonstances pénibles ou douloureuses venaient encore aggraver son chagrin. Il s'était brouillé définitivement, peu avant la mort de Sophie, avec son oncle de Lucklum, le « Grand Croix » qui lui avait brutalement représenté la sottise qu'il faisait en liant ses destinées à celles d'une jeune fille pauvre et malade. Ses relations avec son père n'étaient pas des meilleures. Son frère Erasme, qui étudiait à l'école forestière de Zillbach, était atteint de tuberculose; dès le début de 1797 survenaient des hémorragies mettant sa vie en danger; il rentrait, mortellement atteint, à la maison paternelle et y mourait après des souffrances terribles, le 14 avril, moins d'un mois après Sophie.

Rien de plus explicable, après ces chocs répétés, que l'état d'ébranlement physique et moral où se trouve Hardenberg lorsque, au lendemain de la mort de sa fiancée, il se rend, à Tennstedt, dans l'intérieur cordial et hospitalier du bailli Just, pour y chercher le calme, l'apaisement et l'équilibre intérieur. Et l'on comprend aussi la mélancolie profonde qui s'empare de lui, lorsqu'il se retrouve « dans ces lieux jadis témoins de sa félicité » et qui le pousse vers Grüningen,



vers le sanctuaire de son bonheur passé, vers la « bonne tombe » où dort l'aimée. On comprend les oscillations de sa vie intérieure que note le journal, les instants d'extase et d'enthousiasme où, devant le tombeau de Sophie, il sent les siècles couler comme des instants et perçoit la proximité immédiate de sa fiancée, les moments de sérénité, de courage, de détachement, puis aussi les accès de détresse, d'attendrissement, de tiédeur ou encore ces crises d'angoisse qui surviennent périodiquement et se multiplient au fur et à mesure du développement, chez lui, de la tuberculose.

Mais la mort de Sophie ne signifiait pas seulement pour lui la fin d'un beau rêve, la séparation d'avec un être aimé. Elle avait pour lui un sens plus grave encore. Nous venons de noter l'association intime qui s'était faite chez Novalis entre sa vie sentimentale et sa vie religieuse. La catastrophe qui le frappait dans ses plus chères affections, atteignait ainsi du même coup les bases de son existence spirituelle tout entière. Novalis était pénétré d'une foi idéaliste profonde. Il tenait la foi pour une activité miraculeuse par laquelle nous pouvons à tout instant faire des miracles pour nous et pour ceux qui ont confiance en nous, pour une faculté d'illusion qui par la pensée agit sur le réel, qui par le mécanisme de la suggestion est douée d'une efficacité biologique. Il croyait, comme le raconte Just, que « ce que l'homme veut,



il le peut ». Et il avait conclu de là qu'il suffisait d'un effort de volonté pour que Sophie ne mourût pas. Il donnait le pas à la vie psychique sur la vie physique, à la volonté sur l'expérience. Allait-il, devant le démenti brutal que lui infligeait la réalité, renier son idéalisme ? Il était, d'autre part, entré dans la vie avec une joyeuse confiance, plein de la plus large sympathie pour tout ce qui était humain, prêt à jouir de toutes les beautés de l'univers, heureux de sentir qu'il tendait en même temps vers l'amour, vers le bonheur et vers Dieu. Allait-il, après l'effondrement de son beau rêve, après la disparition de la médiatrice qui l'avait mené à Dieu, sombrer dans le désespoir et le pessimisme ?

Rien n'atteste mieux l'essentielle noblesse de la nature morale de Novalis, que son attitude dans cette crise décisive. Il a vu mourir coup sur coup sa fiancée et son frère, il sent sa vie sourdement minée par les premières atteintes d'un mal qui ne pardonne pas. Jamais il ne se laisse abattre par la détresse ni gagner par le doute. Il souffre, mais sans un instant de révolte. De ce que *sa* vie est brisée, il ne conclut pas que *la* vie soit mauvaise. Il continue à la voir bonne et belle. Il regrette que pour lui la vie selon le monde soit finie : mais il n'en prend pas texte pour maudire sa destinée, pour se poser en victime, pour douter de l'ordre universel. Ses plaintes sont imprégnées de résignation. « C'est vrai, écrit-il à



Mme Just huit jours après la mort de Sophie, il me faut oublier toute mon existence passée. J'aimais tant cette terre et je me réjouissais des scènes de bonheur qui m'attendaient!... Renoncer à tout cela est, certes, bien dur. Mais ne trouverai-je pas un dédommagement dans l'essor vers la vie invisible, dans un pieux effort pour me rapprocher de Dieu, de ce que l'humanité connaît de plus sublime? » Et le lendemain il confirme cette résolution dans un billet adressé à son ami Just : « Si j'ai jusqu'à présent vécu dans le présent et dans l'espoir du bonheur terrestre, il me faut, maintenant, vivre tout entier dans l'avenir, dans la foi en Dieu et en l'Eternité. Il me sera très dur de me séparer tout à fait de ce monde que j'étudiais avec tant d'amour, les rechutes amèneront sans aucun doute plus d'un moment pénible. Mais je sais qu'il est en l'homme une force qui, cultivée avec soin, peut s'épanouir en une miraculeuse énergie. » Dans une lettre à Frédéric Schlegel, il constate de même que la mort de Sophie a été « un hasard divin, une clé qui ouvre tout, une étape miraculeusement nécessaire ». Une énergie simple et puissante est née à la conscience en lui. « Mon amour est devenu une flamme qui consume peu à peu toute impureté terrestre ». Dès les premiers instants de son deuil, Hardenberg voit dans cette épreuve un moyen pour l'amener à un degré supérieur de son développement. Il date



sa « vie nouvelle », sa « vrai vie », de la mort de Sophie.

Et sa douleur, dès lors, s'empreint de la plus touchante sérénité. Nulle amertume, nulle révolte dans son renoncement au monde. « Le soir s'est fait autour de moi pendant que je regardais se lever l'aurore de ma vie, écrit-il à une amie. Ma douleur est sans bornes comme mon amour. Pendant trois ans Sophie a été ma pensée de chaque heure. Elle seule m'a attaché à la vie, à cette contrée, à mes occupations. Séparé d'elle je suis séparé de tout cela, je ne me possède plus moi-même. Le soir s'est fait, et je crois bien que je m'en irai de bonne heure ; je voudrais bien, alors, avoir beaucoup de calme autour de moi, et beaucoup de visages amis — et je voudrais vivre selon son esprit, avec cette douceur et cette bonté qu'elle avait ». A une autre amie : « Les ténèbres et la solitude se sont faites de bonne heure autour de moi. Aidez donc au solitaire, à l'affligé, à passer les heures qui le séparent encore de lui-même, de la paix éternelle. Vous n'imaginez pas combien je me sens déjà glacé par la mort — mais je suis d'ordinaire paisible, je m'intéresse à tout et suis en état de faire tout mon travail. Encore quelques tâches à terminer — et qu'ensuite la flamme de l'amour et de la douleur s'avive, afin que mon âme débordante d'amour aille rejoindre l'ombre aimée. » Ce revoir impatientement attendu il le



sent tout proche, il l'appelle de tous ses vœux mais sans plaintes ni récriminations. « Mes forces ont plutôt augmenté que diminué... Je suis tout à fait content — la force qui nous élève au-dessus de la mort, je l'ai acquise à nouveau. Tout mon être a pris de l'unité et de la consistance — je sens germer en moi la vie future. Je veux bien jouir de cet été, être très actif, me fortifier dans l'amour et l'enthousiasme. — Je ne veux pas venir vers elle malade — mais dans la pleine conscience de ma liberté, heureux comme l'oiseau migrateur. Je me sens déjà plus apte à jouir — les couleurs ressortent plus vives sur le fond sombre, le matin approche — des songes angoissants me l'annoncent. Avec quelle extase je lui parlerai quand je me réveillerai, quand je me retrouverai dans ma patrie éternelle et familière et que je la retrouverai. Je rêvais de toi : je rêvais que je t'avais aimée sur terre ; sous ta figure terrestre aussi, tu étais pareille à toi-même ; tu mourus ; et alors, après une courte minute d'angoisse, je te suivis. » Il songe à sa fiancée morte avec une joie mystique. Il ne veut pas s'évader de la vie par un acte de désespoir, par un suicide violent. Il ne veut même pas se détourner de l'existence, s'emmurer dans l'austérité d'une retraite ascétique. Non. Idéaliste impénitent, malgré le démenti cruel que vient de lui donner l'expérience, il rêve de se détacher de la terre, unique-



ment par un effort de sa volonté. Il ne se retire pas du monde, il ne fuit pas les distractions, il n'évite pas ses amis, il se prête à la société. Comme ces « hommes hauts », dont Jean Paul a décrit le type dans la *Loge invisible* ou dans *Hespérus*, qui, conscients de l'irréductible antinomie entre le réel et l'idéal, aspirent à la mort et ont les yeux fixés par delà les nuages, — comme ces mystiques dont parlait Hippel, qui pratiquent systématiquement la « désincarnation » et tendent à affranchir l'âme « désorganisée » de l'organe corporel, à l'introduire dans un univers purement spirituel, à la mettre en communication avec les Esprits, Novalis veut devenir de plus en plus étranger à la terre. Il veut concentrer toutes ses pensées sur sa fiancée morte. L'engagement qui les liait n'était pas pour cette vie. Il sera donc pour l'autre vie. Ainsi à force de songer à celle qui n'est plus, il finira peu à peu par mourir, simplement parce qu'il l'aura voulu. Et sa mort ne sera ni une fuite ni une désertion, mais un sacrifice conscient, un acte éclatant de fidélité par delà le tombeau, le témoignage de ses convictions les plus hautes.

## IV

La grande expérience de sa vie sentimentale et religieuse n'a pas seulement inspiré à Hardenberg



d'admirables confessions dans ses lettres ou dans son journal. Elle lui a fourni aussi la matière de ses chants lyriques les plus beaux. Les *Hymnes à la nuit* où il a cherché à revêtir de la forme poétique les impressions que laissait en lui la mort de sa fiancée sont un des plus admirables poèmes mystiques que nous possédions.

Pour exprimer cette union parfaite de l'âme avec Dieu, cette absorption du moi au sein de l'Être un et absolu où tend le mystique, force est, pour le philosophe comme pour le poète, de recourir à des images. L'expérience mystique, la « vision de Dieu », est quelque chose d'ineffable, d'incommunicable. Tout ce que les pieux visionnaires peuvent tenter, c'est de suggérer à l'aide de symboles une réalité que la parole humaine est impuissante à dire. Or le trope dont ils ont de tout temps le plus fréquemment usé pour décrire le degré le plus élevé de la vie en Dieu, c'est, comme chacun sait, celui des fiançailles ou du mariage. De très bonne heure le *Cantique des Cantiques* a été interprété allégoriquement comme l'union de l'âme ou de la communauté des fidèles avec son fiancé, le Dieu-Messie. Et toute la littérature chrétienne, depuis Saint-Bernard, jusqu'à Mathilde de Magdebourg, ou Angelus Silesius a dès lors célébré le mariage de Dieu et de l'âme, les fiançailles de l'âme et du Christ. La vie en Dieu est ainsi considérée comme une vie d'a-



mour. — Une autre métaphore dont la poésie mystique use aussi volontiers est celle de la mort. Pour le soufisme oriental l'âme rivée au corps, captive dans l'existence terrestre, se dépouille de ses impuretés par l'ascétisme, par le sacrifice volontaire de l'élément corporel; elle vient se consumer dans la flamme divine comme le papillon dans le flambeau qui brûle. Dans le mythe grec, de même, Psyché ou l'âme, sous la forme d'une jeune fille ou d'un papillon est saisie par Eros et consumée dans la flamme de sa torche. — Ou bien encore pour Plotin, pour Denys de l'Aréopage et pour les mystiques du moyen âge, Dieu est conçu comme l'Unité pure au sein de laquelle il n'y a place pour aucune distinction, comme l'Être supérieur à toute détermination, dont on ne peut dire « il est ceci ou cela » — donc comme une sorte de Non-être, de Néant, de gouffre mystique où, par la négation du monde sensible et de la pensée propre, par l'ascétisme et l'abstraction intellectuelle, l'âme vient s'abîmer et la personnalité s'anéantir en Dieu. C'est ainsi que maître Eckart, par exemple, célèbre la « triple mort de l'âme » qui, morte à tout désir, morte à elle-même, morte à Dieu même, car elle cesse de se sentir distincte de son Dieu, vient s'immerger dans l'Océan sans fond de la Divinité et, morte ainsi de sa dernière mort, s'aperçoit enfin qu'elle *est* elle-même ce qu'elle avait si longtemps cherché en vain, découvre en



elle le royaume de Dieu, trouve qu'elle et la Divinité sont *une* Félicité et *un* Royaume. Si la vie divine est ainsi d'une part l'Amour, elle est d'autre part aussi la Mort, la négation de toute vie sensible, de toute existence individuelle. — Et cette même idée s'exprime aussi parfois par une autre image. L'abîme de la Divinité est symbolisé par un gouffre *ténébreux* où s'engloutit et disparaît tout le monde *visible* des créatures. C'est ainsi que maître Eckart compare la Divinité à un désert silencieux où rien ne murmure ni n'apparaît, où l'Être absolu, éternellement enseveli dans les ténèbres de son néant divin dort d'un grand sommeil sans rêves et sans réveil. Le royaume de Dieu peut-être conçu comme le royaume de la Nuit.

Ce qui donne, je crois, à la poésie de Novalis son accent si personnel et si émouvant, c'est que les grands thèmes de la mystique chrétienne ou orientale ne sont pas pour lui de simples allégories, mais des réalités vivantes et vécues. Religieux par hérédité et par éducation, issu d'une race pieuse et d'un père converti au piétisme, élevé lui-même pendant quelque temps dans une colonie morave, il sent de bonne heure en lui l'inquiétude religieuse, le besoin profond de trouver Dieu, hors de lui dans la nature et surtout en lui dans le tréfonds de l'âme. Ce besoin religieux devient conscient en même temps que se développe en lui



la vie d'amour. Nous avons vu comment son amour pour Sophie prend aussitôt une nuance religieuse, comment sa vocation familiale se confond avec l'aspiration vers la vie sainte. Et voici que la mort de sa fiancée lui apprend que la vie sainte, la vie d'amour sous sa forme la plus haute ne se réalise pas sur cette terre, dans le royaume du jour, qu'il faut mourir à l'existence terrestre, mourir à soi-même pour connaître les félicités de l'existence supérieure. Les tropes traditionnels au moyen desquels les mystiques ont de tout temps cherché à dire l'extase suprême de l'âme au sein de la Divinité, — l'Amour, la Mort, la Nuit, — ont pris désormais pour Novalis un sens profond. Entre ses lèvres, ils ne sont pas une traduction approximative et conventionnelle de vérités abstraites que présentent l'intelligence ; ils jaillissent comme l'expression nécessaire et immédiate de ses expériences les plus intimes, de cette révélation douloureuse de l'Amour et de la Mort qui vient de lui donner la clé du mystère dernier de l'existence.

Imprégné de mysticisme piétiste par son éducation première et par la lecture de Zinzendorf, se rattachant, par l'intermédiaire du piétisme, à la grande tradition mystique de l'Allemagne qui, née dans les ermitages et les couvents du moyen âge, s'épanouit chez un Eckart, un Suso ou un Tauler, chez les Amis de Dieu ou dans la *Théologie alle-*



*mande*, pour se continuer chez Luther ou chez Jacob Bœhme, — initié par la lecture de Plotin au mysticisme néo-platonicien, familier avec le panthéisme de Spinoza et avec l'idéalisme de Fichte dont il perçoit les affinités profondes avec le mysticisme chrétien, — Novalis a trouvé dans les *Hymnes à la Nuit*, des accents vraiment originaux et profonds, pour dire ses intuitions religieuses, pour chanter l'aspiration nostalgique qui l'entraîne loin du monde terrestre et des réalités visibles, vers ce monde spirituel invisible et mystérieux où l'a précédé sa bien-aimée et où il tend, de toutes les forces de son âme, à la retrouver. Il a été ainsi, comme l'écrivait son ami Schlegel, « peut-être le premier homme de son époque qui ait su sentir la mort en artiste ».

Les *Hymnes à la Nuit* s'ouvrent par un prologue cosmogonique d'une incomparable grandeur. Aux splendeurs tout extérieures du royaume du Jour, Novalis oppose en une invocation lyrique aux résonances étranges et troublantes, les mystères ineffables et solennels de la Nuit.

Le poète n'a point de haine ni de dédain pour le monde des apparences, pour l'univers tel qu'il se manifeste à notre vue terrestre et à notre petite raison. Il n'a garde de jeter l'anathème sur cet univers soumis à la loi du temps et de la multiplicité, où l'esprit apparaît comme radicalement distinct de



la matière, où le monde intérieur de l'âme s'oppose au monde extérieur de la nature, où les âmes elles-mêmes sont séparées les unes des autres par l'inexorable barrière de l'individuation, où la créature finie est vouée à la mort. Il aime cet Empire du Soleil, radieux et plein de merveilles où règne « la Lumière, joie du monde, avec ses rayons et ses ondes, et ses mille couleurs, et sa douce omniprésence pendant le jour ». Il aime cette Lumière, source immortelle de vie, « que respire l'univers immense des astres infatigables baignés dans son azur, que respire la Pierre étincelante et la Plante immobile, et l'Animal aux formes variées, toujours en mouvement; — que respirent les nuages diaprés et l'atmosphère, et surtout l'Étranger magnifique, aux yeux pensifs, à la démarche balancée, à la bouche sonore ».

Mais voici qu'au jour succède la nuit. « Au loin repose le monde comme enseveli dans les profondeurs de la tombe. Combien désolée et solitaire est sa demeure ! Une profonde mélancolie fait frissonner les fibres de l'âme. Les souvenirs lointains, les aspirations de la jeunesse, les rêves de l'enfance, les joies fugitives et les vains espoirs de toute cette longue vie, je les vois monter vêtus de gris, tels les brouillards du soir après le coucher du soleil. Au loin repose le monde et la splendeur de ses fêtes. En d'autres régions la lumière a planté sa tente radieuse. Hélas, reviendra-t-elle jamais vers ses en-



fants fidèles, et ses jardins, vers sa somptueuse demeure! »

Et voici que le poète, se détournant de la lumière et de ses pompes, plonge son regard dans le gouffre béant de « la nuit sainte, ineffable, mystérieuse ». Une mystique ivresse, soudain, lui monte au cœur.

« As-tu donc, ô sombre Nuit, toi aussi un cœur d'homme... Tu n'es redoutable qu'en apparence. — Un baume précieux tombe goutte à goutte de la gerbe de pavots que porte ta main. En une douce ivresse tu déploies les ailes alourdies de l'âme, et tu nous donnes des voluptés obscures et ineffables, mystérieuses comme toi — des voluptés qui sont un pressentiment du ciel. Combien pauvre et enfantine me semble à présent la lumière et son univers diapré. Combien désiré et béni le départ du Jour. Ainsi donc — c'est parce que la Nuit détournait de toi tes serviteurs que tu semas à travers l'immensité de l'espace les astres étincelants afin de proclamer ta toute puissance et ton retour, au temps de ton absence. Plus célestes que les étoiles qui scintillent dans l'immensité du ciel nous paraissent ces yeux infinis que la Nuit ouvre en nous : ils voient plus loin que les plus pâles d'entre ces astres innombrables; sans qu'il soit besoin de lumière, ils pénètrent dans les profondeurs d'un cœur aimant... »

Si le royaume du Soleil est l'univers des phénomènes, le royaume de la Nuit est la vision mystique



de l'Unité absolue. La Nuit est éternelle, intemporelle, tandis que le Jour est soumis au temps, limité. Elle est le Néant divin, l'insondable abîme d'où est sorti le monde des créatures et où il retournera. Car de même que le Jour a commencé, il finira. L'instant viendra où saisi de cette « divine langueur » que connaissent aujourd'hui déjà quelques âmes d'élite dont les regards ont pénétré le saint mystère de la Nuit, le Jour expirera, englouti dans les ténèbres éternelles. Le Soleil s'éteindra et son règne dont la loi est le devenir, la douloureuse alternance de la vie et de la mort, sera terminé. Le Temps s'arrêtera et ce sera le triomphe définitif de la Nuit, le règne de l'Éternité. — Cet Empire mystique de la Nuit c'est aussi le royaume de l'Amour. L'Amour, proclame Novalis, est le Soleil de la Nuit; il est dans le royaume de félicité le centre autour duquel tout gravite, comme le Soleil dans le royaume du Jour. Celui qui s'enfonce dans ses mystiques ténèbres connaît l'ineffable volupté d'une nuit d'amour sans fin, goûte la vie bienheureuse. — Enfin le royaume de la Nuit est l'Empire de la poésie. Dans le monde des phénomènes règne la dure nécessité, la destinée inexorable, la Science abstraite et rigoureuse. Dans le royaume de la Nuit, l'antique Fatum est détrôné. Dans le Conte qui termine le roman d'*Osterdingen* et qui retrace, au dénouement, l'avènement de l'Empire de la Nuit et l'anéantisse-



ment du royaume du Soleil, c'est la Fable qui, à l'instant où commence le règne de l'Éternité, prend la place des Parques ; c'est la poésie qui remplace la Fatalité. La vie bienheureuse n'est pas seulement le règne de la Sagesse. Elle est aussi le triomphe de la Beauté, elle se déroule librement, tel un poème harmonieux ou un rêve divin.

Et c'est dans le royaume de la Nuit, au sein de l'Unité où s'abolit toute multiplicité, où s'évanouit le mirage de l'individuation, que le poète retrouvera la fiancée qui l'a quitté. Là s'accomplira le mystère divin du contact spirituel entre les amants que la mort a séparés. « Tu descends vers moi, ô ma bien-aimée, conclut le poète à la fin du premier hymne ; la Nuit est là, mon âme est en extase ; la journée de notre vie terrestre est accomplie et tu es mienne de nouveau. Mes yeux plongent dans les ténèbres de tes yeux profonds ; je n'y vois rien qu'amour et félicité. Nous nous affaissons sur l'autel de la Nuit, sur la molle couche de volupté. Et allumée par les ardeurs de la chaude étreinte, s'élève la pure et sainte flamme du doux holocauste qui se consume ».

L'homme peut-il donc pénétrer dès cette vie dans ce royaume mystérieux ? Lui est-il donné de sortir de lui-même, de s'échapper de son individualité, d'entrer en communication spirituelle directe avec d'autres hommes, avec des Esprits ? Novalis le croit. Chacun de nous, il en est convaincu, peut s'évader



momentanément de l'existence ordinaire. Et cela non point du tout en vertu d'un miracle *extérieur*, par une révélation ou par une vision surnaturelle, mais par une extase purement *spirituelle*. « C'est seulement en vertu d'un préjugé dénué de tout fondement, dit Novalis dans un de ses fragments, que l'on dénie à l'homme le pouvoir de *sortir de lui-même*, d'être en pleine conscience *au delà des sens*. L'homme est en état, à tout instant, d'être une essence supra sensible. Sans cette faculté il ne serait pas un citoyen de l'univers, mais un animal ». Il est, continue Novalis, malaisé de saisir par la réflexion ces états psychiques, de prendre conscience de leur contenu. Mais sitôt que nous y parvenons, ils s'imposent à nous avec une force irrésistible et nous sentons grandir en nous la foi en des révélations authentiques et directes de l'Esprit : « Ce n'est ni un *voir*, ni un *entendre*, ni un *sentir*, — c'est un composé de ces trois choses à la fois — quelque chose de plus que les trois réunis — une impression de certitude immédiate, une intuition de notre vie la plus vraie et la plus intime, — les pensées prennent la valeur d'impératifs, les désirs se muent en réalités. »

C'est par l'extase que, après la mort de Sophie, Novalis cherche à se rapprocher de celle qui n'est plus. Son journal nous montre comment, par la concentration volontaire de sa pensée sur sa fian-



cée, par d'incessants pèlerinages à Grüningen, par la contemplation des objets familiers de la morte qu'il s'était fait donner par la famille, par des stations prolongées dans la chambre mortuaire ou devant la tombe de sa bien-aimée, par la lecture de ses lettres, par des entretiens répétés avec ceux qui l'avaient entourée, avec sa gouvernante Mlle Danscours ou avec sa sœur, Mme de Mandelsloh, il s'efforce d'entretenir en lui le sentiment de la présence toute proche de celle qui l'a quitté, de provoquer des demi-hallucinations où il la voit près de lui dans les costumes qu'elle avait coutume de porter et avec ses attitudes caractéristiques, de faire naître en lui ces « moments de joie délirante », où il sent disparaître la barrière qui le sépare de la morte. Parfois il s'élève ainsi jusqu'à des extases complètes dont il note soigneusement les symptômes et les péripéties. C'est ainsi que, à la date du 13 mai 1797, le 56<sup>e</sup> jour après la mort de Sophie, nous lisons dans son journal : « Après le repas je fis une promenade, — puis je pris le café — le temps se troubla, d'abord de l'orage, puis des nuages et de l'ouragan — surexcitation érotique — je me mis à lire dans Shakespeare et m'absorbai profondément dans cette lecture. Le soir j'allai chez Sophie. Là je fus indiciblement heureux... Des éclairs d'enthousiasme. Je fis voler en poussière la tombe à mes pieds. Des siècles passaient comme des instants. Je sentais sa



présence toute proche, il me semblait qu'elle dût apparaître d'un moment à l'autre ».

Cette extase dont il se borne, dans son journal à noter en quelques traits les prodromes et les phases caractéristiques, il en donne une transcription d'un lyrisme admirable dans son troisième Hymne à la nuit. Tandis que, tel un fantôme de la détresse, l'âme pleine d'angoisse et le cœur vide d'espérance, « solitaire comme jamais il n'y eut de solitaire », il contemplait le tertre où reposait sa bien-aimée et évoquait le souvenir de son bonheur évanoui, soudain il s'est senti, en un frisson divin, « affranchi des liens de la naissance, des chaînes de la lumière » ; il a vu le tertre funéraire s'évanouir en un nuage de poussière, et du sein de ce nuage surgir radieuse et transfigurée l'image de sa fiancée ; la notion du temps s'abolit en lui, « des millénaires s'écoulaient dans le lointain comme des orages » ; il goûte les extases infinies de l'amour éternel... Et quand la vision s'est dissipée, la nostalgie de la Nuit entrevue subsiste en lui, « la céleste langueur » ne le quitte plus désormais. Celui qui a goûté à la source cristalline jaillie du sein obscur du tombeau, celui qui a gravi jusqu'au sommet la Montagne de la Vie et a jeté un coup d'œil sur l'autre versant, sur la Terre nouvelle, celui-là ne se mêle plus aux vaines agitations du monde, il se construit une hutte paisible, tout au sommet de la montagne, et il attend



et regarde, jusqu'à ce que vienne l'heure bénie qui l'abîmera au sein de la source de vie.

L'extase, en révélant au poète les splendeurs du royaume de la Nuit l'a détaché à jamais du Jour et de ses mirages. La Vie n'a point de magnificences qui puissent prévaloir sur les délices de la Mort. De même que, pour l'idéaliste fichtéen, le moi absolu est le principe du non-moi qui sans lui n'arriverait pas à l'existence, ainsi pour Novalis la Nuit éternelle « porte naturellement en ses bras » le royaume du Jour qui sans elle s'évanouirait en une vaine poussière à travers l'espace infini. Et c'est la Nuit aussi qui a envoyé l'Homme dans le royaume du Jour, — l'Homme par qui l'Univers deviendra conscient de ce qu'il est en son essence. « En vérité, s'écrie le poète, je fus, ô Lumière, avant que tu ne fusses. Moi et ma race, notre mère nous a envoyés vers toi pour habiter ton univers, pour le sanctifier par l'amour, pour donner un sens humain à tes créations ». Et, sans doute, toutes ces pensées divines ne se sont pas encore épanouies; sans doute l'homme n'a pas encore transformé l'univers à son image. Mais le poète sait à présent qu'un jour luira le dernier matin, que le Soleil, un jour, saisi de nostalgie comme l'âme humaine elle-même, s'éteindra et mourra. Et en attendant l'instant de la suprême libération, le poète, « fidèle à la Nuit et à sa fille la divine puissance de l'Amour », sent déjà



sourdre en lui le flot régénérateur de la Mort et patiente, plein de vaillance, parmi les orages de la vie.

Cette rédemption qu'attend Novalis, n'est pas, dans son idée, une simple rêverie métaphysique, mais bien la rédemption promise par le Christ. Le « royaume de la Nuit », le « règne de l'Éternité » où il aspire, ne sont autre chose que le royaume de Dieu, la vie en Dieu qu'enseigne le christianisme.

Jadis, expose le cinquième Hymne, l'Humanité, au temps de sa radieuse jeunesse, ne connaissait pas autre chose que ce monde des apparences et elle avait su en faire un véritable paradis. « Infinie était la Terre, séjour et patrie des Dieux, féconde en trésors et en splendides merveilles. De toute éternité se dressait son mystérieux édifice. Par delà les montagnes azurées du Levant, dans les très saintes profondeurs de l'Océan, habitait le Soleil, la lumière vivante et vivifiante ; un vieux géant portait le monde bienheureux ; captifs, ensevelis sous des montagnes gisaient les premiers fils de la Terre nourricière — impuissants dans leur rage de destruction, dans leur vaine fureur, contre la nouvelle et splendide race des Dieux et contre les Hommes joyeux et amis des Dieux ; les profondeurs sombres et azurées de la mer étaient le sein d'une déesse ; des troupes célestes habitaient, en une voluptueuse félicité, au fond des grottes de



cristal ; — les fleuves et les arbres, les fleurs et les bêtes étaient pareils à l'homme ; le vin semblait plus doux, puisqu'un dieu dans la fleur de la jeunesse l'avait donné aux mortels ; les lourdes gerbes du blé d'or étaient un présent divin, les ivresses de l'amour le culte sacré de la céleste Beauté. Et ainsi la vie était une fête éternelle pour l'Homme et les Dieux... » Sous le beau ciel pur de l'Hellade s'épanouit comme une radieuse fleur de beauté le culte de la Lumière et de la Vie. — Seule la pensée de la Mort, implacable et invincible, vient troubler parfois la félicité de cette race élue. En vain s'efforce-t-on de parer de beauté cette vision importune et de représenter la Mort sous les traits d'un pâle adolescent tenant à la main un flambeau éteint. L'énigme de la mort, de la Nuit éternelle demeure indéchiffrée ; elle reste à l'horizon de la pensée humaine « comme le signe solennel d'une puissance lointaine ».

Le monde antique, cependant, touche à sa fin. Le paradis de l'enfance du genre humain se flétrit. Un froid vent du Nord souffle à travers l'univers désenchanté. Les Olympiens, impuissants à expliquer le mystère de la mort, disparaissent de la scène du monde. Et voici que, du sein d'un peuple méprisé de toutes les nations, dans la pauvreté d'une humble cabane, surgit le Monde nouveau, le Sauveur, qui apporte aux hommes la religion de la



Nuit et de la Mort et vient calmer leurs angoisses. Il rachète l'humanité pécheresse, en vidant « la coupe sombre d'indicible souffrance ». Il triomphe de la mort : « Dans la mort seulement fut révélée la Vie éternelle. Tu es la Mort et tu nous apportes le salut ». Désormais le Christ victorieux règne sur le monde. « Ressuscité à une vie nouvelle et divine, le Christ monta sur le trône de l'univers rajeuni et régénéré. Il ensevelit le vieil Univers mort avec lui dans le sépulcre qu'il quittait; et sur la tombe il scella, de sa main toute puissante, la dalle que nulle force ne soulèvera plus ».

Par son immolation volontaire, le Christ a révélé à tous le caractère illusoire de la vie terrestre, le mirage du royaume du jour; il a ôté à la mort son aiguillon en nous initiant aux splendeurs de la Nuit et de l'Éternité. Et l'homme, à sa suite, se sent attiré par une invincible nostalgie vers ce séjour de paix, où l'attendent les êtres aimés qui sont partis avant lui. Son cœur est rassasié et le monde est vide. Pourquoi tarderait-il davantage? Et parmi le crépuscule du soir qui tombe, la théorie des affligés s'achemine vers la maison paternelle et s'abîme dans la vie divine : « Un rêve brise nos liens; et nous dépose doucement dans le sein de notre Père ».

Par cette ardente nostalgie vers un monde de l'être derrière le monde des phénomènes, vers



l'unité derrière la multiplicité, vers l'absolu derrière le relatif, vers les réalités suprêmes derrière le miroir décevant de s'illusions, vers la bienheureuse inconscience de la vie en Dieu après les douloureuses agitations de l'existence terrestre, vers les extases de l'amour et de la mort après les vaines spéculations de la volonté égoïste et de l'intelligence calculatrice, Novalis se révèle aussitôt comme un mystique chrétien. Il est bien, en effet, l'héritier authentique de cette longue lignée de mystiques qui ont rêvé l'union de l'âme avec Dieu, la vision béatifique de Dieu et qui se sont représentés cette union soit comme l'élan passionné de l'âme vers son fiancé éternel, soit comme la mort de l'âme au sein de la Divinité, de l'Essence une et absolue. Et, d'autre part, l'inspiration mystique des *Hymnes à la nuit* se retrouve à la même époque que lui ou après lui chez une longue série de penseurs ou de poètes qui ont connu la même nostalgie.

Elle apparaît chez Fichte, par exemple qui, dans son *Enseignement de la Vie bienheureuse*, présente la religion comme le couronnement du Système de la science, montre que son essence même est l'abolition de la distinction entre l'Être et le Savoir, entre l'Absolu et la Conscience de soi, entre le Divin et l'Humain, l'absorption de la Conscience de soi dans l'Unité éternelle et immuable, et fait voir dans l'Amour le foyer central de la vie humaine,



le principe par lequel l'homme peut s'élever à la béatitude. « L'amour est supérieur à la raison et il est lui même la source de la raison et la racine de toute réalité et le seul créateur de la vie et du temps ».

Elle apparaît chez Schopenhauer qui a su exprimer avec tant de profondeur, l'aspiration du sage à l'anéantissement du vouloir vivre égoïste et malfaisant, son effort pour percer à jour le voile trompeur de Maïa, pour s'évader du monde illusoire des apparences sensibles, pour dissiper le mirage décevant de l'individuation par qui la volonté, une dans son essence, apparaît fractionnée en innombrables individus, — qui a décrit en une page célèbre l'élan vers le nirvâna des grands ascètes parvenus à la négation complète de la volonté, à l'illumination, à l'extase : « Ils n'attendent plus qu'une chose, c'est de voir la dernière trace de cette volonté s'anéantir avec le corps même qu'elle anime. Alors, au lieu de l'impulsion et de l'évolution sans fin, au lieu du passage du désir à la crainte, de la joie à la douleur, au lieu de l'espérance jamais assouvie, jamais éteinte, qui transforme la vie de l'homme tant que la volonté l'anime, en un véritable songe, nous apercevons cette paix plus précieuse que tous les biens de la raison, cet océan de quiétude, ce repos profond de l'âme, cette sérénité inébranlable, dont Raphaël et



le Corrège ne nous ont montré dans leurs figures que le reflet; c'est vraiment la bonne nouvelle, dévoilée de la manière la plus complète, la plus certaine ».

Elle apparaît, surtout, avec une douloureuse intensité, elle se déploie avec un lyrisme incomparable chez Richard Wagner. L'auteur de *Tristan* a trouvé des accents d'une intensité inouïe pour dire comment « l'élu qui, le cœur plein d'amour a contemplé la Nuit de la Mort et reçu la confiance de son profond mystère » tend de toutes les forces de son être vers ce monde de l'Inconscient où s'évanouit tout ce qui, pour l'homme naturel constitue la vie : l'univers visible, le temps et l'espace, la distinction du sujet et de l'objet, — vers ce monde qui est le pur néant pour tous ceux qu'anime encore le vouloir vivre, mais qui pour une âme affranchie, consciente de l'unité de tout ce qui existe, est au contraire la suprême réalité. Et qui n'a présent à l'esprit, surtout, l'hymne de paix qui s'épanouit au dénouement de cette œuvre douloureuse, le merveilleux chant d'amour et de mort, où Wagner a dit avec une ferveur toute religieuse, l'extase d'Iseut, le suprême triomphe de l'âme émancipée enfin du joug de la passion, morte au désir, et qui plane, souverainement libre, au-dessus des misères de la terre et des angoisses humaines.

Le lyrisme des *Hymnes à la nuit* a d'ailleurs une



tonalité très particulière et qui n'appartient qu'à lui. On n'y trouve ni l'âpreté pessimiste de Schopenhauer, ni le frémissement de passion déchaînée que l'on perçoit chez Wagner. Novalis ne jette point l'anathème sur le Vouloir-vivre ; il ne maudit pas l'illusion qui nous enserme de toute part ; il n'a point de révolte contre la souffrance. Il y a chez lui un optimisme ingénu, confiant, qui persiste devant le deuil, devant la maladie, devant la mort même. Au lendemain de la mort de sa fiancée, il voit dans cette épreuve un événement providentiel, une étape nécessaire de sa vie spirituelle. Il écrit à une amie, « que l'idée de Dieu lui devient toujours plus chère ». La maladie et la souffrance lui apparaissent comme les titres de noblesse de l'humanité, comme un moyen de perfectionnement intellectuel et religieux. « La maladie, écrira-t-il dans ses fragments, doit être comptée parmi les plaisirs de l'homme comme aussi la mort ». Car la mort loin d'être une brutale destruction, est à ses yeux le principe qui « romantise » la vie. C'est par elle que l'être fini se dépasse lui-même et tend vers des modes d'existence toujours plus élevés. Que signifie au juste, chez Novalis, cet optimisme que rien n'abat, cette disposition qui lui permet d'accueillir sans horreur la souffrance et la mort ? Cette sérénité dans l'acceptation de la douleur, est-elle simplement un effet de la résignation chrétienne ? Ou s'y mêle-t-il je ne



sais quelle perversion un peu morbide de l'instinct vital qui cesserait, chez lui, de s'insurger contre tout ce qui menace la durée de l'organisme et trouverait même un élément de volupté dans ce qui révolte d'ordinaire la sensibilité humaine ? Je ne me charge pas de le décider. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, cette sérénité qui dit « oui » à la vie, à ses douleurs et à ses illusions, est un trait essentiel du lyrisme de Novalis. Il n'y a en lui ni misanthropie, ni désespoir, ni révolte, ni défiance à l'égard de la destinée. Il va à travers l'existence comme à travers une féerie brillante, reconnaissant de tout ce qu'elle lui apporte de beauté et de joie, conscient d'ailleurs que cette fantasmagorie se dissipe peu à peu, plein du pressentiment radieux des réalités supérieures qu'il devine derrière le voile d'illusions où elles s'enveloppent. Et il s'achemine sans hâte vers le terme obscur de son pèlerinage, sachant qu'il rêve et que le réveil est proche...



## CHAPITRE III

---

### LE RETOUR A LA VIE

---

#### I

La volonté de notre mystique n'avait pas été assez forte pour retenir sur la terre sa fiancée. Elle se montra tout aussi impuissante à le détacher, lui, de la vie. Peut-être sa « résolution » de mourir eut-elle pour effet de hâter l'évolution de la tuberculose qui le minait sourdement ; on peut en tout cas le supposer sans aucune invraisemblance. Mais son efficacité immédiate fut médiocre : elle ne put mener Novalis directement à la mort ainsi qu'il l'avait décidé. Et qui pourrait s'en étonner ! Que sa douleur ait été spontanée et profonde rien de plus certain. Mais était-elle de nature à l'atteindre mortellement ? Dès que l'on envisage le cas de Novalis sans exaltation romantique on ne peut se dissimuler que la perte de Sophie n'était pas — ne pouvait pas être pour lui — un de ces malheurs accablants qui brisent à tout jamais une vie humaine. Dans sa tristesse, si sincère



qu'elle fût, l'imagination avait presque autant de part que la réalité. Ce qu'il avait perdu ce n'était pas la compagne de sa vie, c'était une fiancée de rêve, une enfant que sa fantaisie se plaisait à parer de toutes les vertus. On ne meurt pas d'une telle douleur.

Novalis en fit l'expérience. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait en lui deux moi qui s'accordaient assez mal l'un avec l'autre. L'un, le moi conscient, avait décidé de mourir. Mais l'autre, le Soi, ce sage inconscient dont parle Nietzsche, qui commande à notre corps, qui *est* notre corps — se souciait peu d'obéir aux injonctions du moi conscient : il prétendait se consoler et jouir de l'existence.

Hardenberg a conté dans son Journal avec cette bonne foi candide qui est sa grande séduction, ce conflit entre ses deux moi. Tantôt il note, non sans satisfaction, les victoires de sa volonté réfléchie. Il s'est senti « ferme et viril », maître de lui, l'intelligence claire, l'âme sereine. Il a pu s'absorber dans le souvenir de sa chère morte, maintenir présente à son esprit sa « résolution » mystique. Il a trouvé une mélancolique douceur à contempler les cadeaux que Sophie a reçus à son dernier anniversaire de naissance, une tasse, une bourse, un flacon. Il a vu en une sorte d'hallucination Sophie, de profil, assise sur le canapé dans une attitude familière, avec le fichu vert qu'elle portait souvent. Il est allé



cueillir des fleurs, le soir, sur le tombeau de sa bien-aimée. Un jour même, il s'est élevé, nous l'avons vu, presque jusqu'à l'extase. Mais ces instants de triomphe et d'exaltation sont rares et passagers. D'ordinaire ce sont des défaites que relate le Journal. Novalis s'accuse de rester tiède ou froid quand il pense à Sophie ou à Erasme. Il se plaint de ne pouvoir suffisamment se familiariser avec sa résolution : « Si ferme qu'elle soit, écrit-il, je me défie, parce qu'elle m'apparaît dans le lointain d'un avenir indéterminé, comme un événement qui ne me concerne presque pas ». Il se reproche de songer avec angoisse à la possibilité d'une longue et grave maladie. Il se plaint qu'il retombe trop aisément des hauteurs de son idéalisme dans des dispositions humaines trop humaines. « Hélas ! soupire-t-il ; pourquoi suis-je si peu capable de demeurer sur les cîmes ! » Il voulait, en vertu de sa résolution, se prêter au monde mais ne plus se donner à lui. Or il constate avec chagrin qu'il est trop bavard, qu'il aime trop à discuter, qu'il se mêle avec trop de vivacité et d'entrain aux conversations. Il s'aperçoit avec plus d'humiliation encore, qu'il n'est pas indifférent aux petites jouissances de la vie. Dès le 34<sup>e</sup> jour il note qu'il a trop mangé, et cet aveu revient souvent sous sa plume ! Ce n'est pas tout. Il aime trop à savourer son café au jardin après déjeuner. Un autre jour il se surprend à



songer sans déplaisir à la grande brioche qu'on a mise au four à la maison !... Enfin et surtout il est tourmenté par des pensées charnelles. Nous avons constaté déjà que Hardenberg n'était pas un pur esprit, qu'il était doué d'un tempérament fortement sensuel. Or c'est un fait bien connu des médecins que la phtisie aggrave ces dispositions. Novalis s'en rendait compte avec remords. Il notait presque à chaque page de son journal ses accès de sensualité, de *Lüsternheit*, humilié de voir que sa volonté ne pouvait le soustraire aux misères physiologiques de son corps malade et que les fatalités de son organisme de neurasthénique et de poitrinaire provoquaient en lui, malgré l'opposition de sa volonté consciente, l'association bien connue des pensées de mort, des idées mystiques et des représentations voluptueuses ! — N'y a-t-il pas je ne sais quelle mélancolique ironie du sort dans la destinée de cet idéaliste qui croyait à l'omnipotence de la volonté, qui rêvait de la domination absolue de l'homme sur son corps et sur la matière — et dont la grande « résolution » était tenue en échec par les hasards les plus fortuits, par les misères trop humaines de notre condition terrestre.

## II

La vie ressaisit donc notre mystique quoiqu'il en eût, et il se laissa reprendre par elle en toute sim-



plicité, sans sophismes et sans poses. Puisque la mort ne voulait pas de lui, il se remit à vivre. Trois motifs puissants, la science, l'amour, la poésie, le rattachèrent pour quelques années encore, à l'existence.

La science d'abord.

Nous avons vu plus haut déjà comment, chez Novalis, l'instinct de connaissance se développe en même temps que le besoin d'aimer, comment la même aspiration le porte à fonder un foyer et à se faire une conception de la vie. A peine installé à Tennstedt, il se plonge dans l'étude approfondie de Fichte et commence la lecture de Kant. Puis, en 1795 ou au début de 1796, il lit Spinoza. Pendant l'automne de 1797, il dépouille consciencieusement l'œuvre entière de Hemsterhuys. Cette même année il étudie les premiers écrits de Schelling et fait la connaissance personnelle du philosophe à Leipzig. Par l'entremise de F. Schlegel, il prend connaissance, en 1797 aussi, des idées de Hülsen.

Vers la fin de 1797 son intérêt se concentre plus particulièrement sur les sciences naturelles. Initié déjà à la chimie qu'il a travaillée, sous la direction de Wiegleb, à Langensalza, à la physiologie par les écrits de Brown qu'il a lus pendant l'automne de 1797, à la philosophie de la nature qu'il a étudiée dans les œuvres des alchimistes de la Renaissance et dans les écrits de Schelling ou de



Hülsen, il quitte de nouveau en 1797 le foyer paternel pour aller compléter son éducation technique et sa culture scientifique à la célèbre Académie des mines de Freiberg. Là il acquiert une connaissance approfondie de la géologie, de l'exploitation minière, des hautes mathématiques. Son admiration pour le minéralogiste Werner, inspecteur et professeur de l'École de Freiberg, en qui il révère un type supérieur d'homme de science, sa sympathie pour le génial physicien Ritter avec qui il se lie d'une étroite amitié en 1798, le confirment dans son dessein de se livrer plus spécialement à l'étude de la nature. La pure spéculation philosophique telle que la lui a révélée Fichte a quelque peu perdu de son charme à ses yeux. Il rêve maintenant d'une « physique supérieure », dont Plotin (qu'il lit en 1798) a eu l'intuition géniale, que Spinoza et Leibniz ont entrevue, dont Goethe est le grand prêtre, dont Schelling et surtout Ritter sont les adeptes et Baader le poète. Travailler à cette « physique de l'avenir » est désormais sa plus haute ambition.

Et nous le voyons, dès lors, déployer une activité toujours plus intense. Ses relations avec Frédéric Schlegel, son ancien camarade de Leipzig, devenu l'un des champions les plus en vue des tendances nouvelles, deviennent plus fréquentes et plus intimes. Il est introduit par lui dans le petit



cénacle romantique d'Iéna. Il se lie ainsi avec Auguste-Guillaume Schlegel et avec sa femme, la célèbre Caroline, qu'il trouve trop terrestres et trop enfants du siècle à son gré, mais avec qui il a plaisir cependant à échanger des idées. Il entre en relations personnelles avec Schelling. Il noue une étroite amitié avec Ritter qu'il introduit à son tour dans le cercle des romantiques. Il prend part aux assises esthétiques que ses amis tiennent pendant l'été de 1798, dans les galeries de peinture du musée de Dresde. Et par eux il est entraîné en plein mouvement romantique. Pour complaire aux Schlegel, il collabore à la revue du romantisme naissant, l'*Athenæum*. Il y publie au début de 1798, sous le titre de *Poussière d'étamines* (Blütenstaub), un recueil de sentences détachées, subtiles et ingénieuses de pensée et raffinées de forme. Pendant le printemps et l'été de 1798 il prépare un second recueil analogue, dont le brouillon s'est retrouvé dans ses papiers. En automne et en hiver il s'absorbe dans le projet et les travaux préparatoires d'une *Encyclopédie*, où il rêve de donner son système de l'univers. Entre temps il écrit son fragment du *Disciple à Saïs* et publie dans les *Annales de la Monarchie prussienne*, en l'honneur du nouveau couple royal, Frédéric Guillaume III et la reine Louise qui venaient de monter sur le trône, un recueil de vers (*Fleurs*; juin 1798) et un choix de fragments (*Foi et*



*Amour, Le Roi et la Reine*; juillet 1798), où il se livre à une apologie enthousiaste de la monarchie de droit divin, de l'Etat fondé sur l'Amour et la Foi.

Et voici que l'amour refleurit à nouveau dans son cœur. Il fréquente assidument à Freiberg la maison du conseiller des mines von Charpentier et se fiance, au début de 1799, avec la plus jeune fille du conseiller, Julie, une belle personne aux formes aussi pleines et opulentes que celles de la pauvre Sophie étaient grêles et en quelque sorte immatérielles. Ce qu'a été au juste cet amour, il est difficile de le dire aujourd'hui de façon certaine, faute de renseignements suffisamment précis. Dans une lettre à un de ses amis, Hardenberg raconte qu'un sentiment de tendre pitié aurait été le début de leur inclination réciproque. Avec sa blessure toujours saignante au cœur, et le sentiment de sa santé précaire, Novalis aurait goûté très vivement le charme d'une intimité féminine discrète et modeste. Il aurait été touché aussi des soins dévoués que Julie avait prodigués à son père pendant une douloureuse maladie. Et à son tour, il aurait servi de consolateur à la jeune fille au cours d'une paralysie faciale dont elle avait souffert pendant quelque temps. Il semble que, dans la réalité, cet amour ait été moins spirituel et éthéré que Hardenberg ne voulait le faire croire aux autres et peut être aussi à lui-



même. Nul doute qu'il n'ait été attiré vers Julie surtout par ce besoin d'amour qui l'avait hanté toute sa vie, et qui était exaspéré encore par la maladie qui le minait. Nul doute d'ailleurs, non plus, qu'il n'ait pas senti ce nouvel amour comme une infidélité à la mémoire de Sophie. Son amour pour sa première fiancée était en effet devenu une « religion ». Sophie restait présente à son cœur alors qu'il aimait Julie, et cet amour sacré sanctifiait l'amour nouveau du poète. Il aimait Julie en Sophie, comme l'époux chrétien aime son épouse en Dieu. Il aimait donc sans remords et sa conscience ne lui reprochait ni une trahison, ni même une défaillance. Mais ce qui jette comme une ombre mélancolique sur cette idylle suprême, c'est que, comme la première, elle semble avoir reposé sur un mirage. Notre mystique croyait avoir trouvé une âme sœur, une amie « qui l'aimait comme jamais encore il n'avait été aimé ». Or il était tombé tout simplement sur une très pratique petite bourgeoise en quête d'un époux. Lorsqu'elle s'aperçut que son fiancé s'en allait de la poitrine, Julie manœuvra d'abord pour se ménager la possibilité d'une rupture. Ce n'était pas héroïque, mais c'était humain et, après tout, excusable. Ce qui l'est moins, c'est que lorsqu'elle eut compris que la mort de son amant allait lui épargner la nécessité d'une démarche brutale, elle se hâta, toujours pratique, de jeter les bases



d'une nouvelle entreprise matrimoniale autour du lit où agonisait son fiancé et s'engagea dans un manège de coquetterie avec le frère de Novalis, Charles de Hardenberg. En vérité, le noble idéaliste qu'était Novalis eût mérité une fiancée moins prosaïquement terrestre pour adoucir d'un rayon de tendresse ses derniers instants. Et la mort lui fut miséricordieuse, peut être, en lui épargnant une désillusion — inévitable sans doute — et qui lui eût été amère.

A la fin de 1798, cependant, vers le temps où se nouent les fiançailles de Novalis et de Julie, la pensée romantique s'oriente vers une direction nouvelle.

A ce moment les préoccupations religieuses tendent à prendre le premier rang dans les spéculations des choryphées de la nouvelle école. Incité par sa liaison avec Schleiermacher à considérer avec plus d'attention le phénomène religieux, Frédéric Schlegel est hanté par l'idée de s'ériger en prophète et de constituer de propos délibéré, par un acte de volonté consciente, une « religion » romantique. Cette religion doit être, dans son idée, le couronnement de tout son système philosophique, « l'âme immanente de la culture, le *quatrième élément* invisible à côté de la philosophie, de la morale et de la poésie », le principe universel et omniprésent par qui la logique devient philosophie, par qui la poésie imparfaite



devient infinie et parfaite. Le moment lui paraît donc venu de fonder cette religion qui doit dominer toute la civilisation moderne et absorber la Révolution française comme jadis le christianisme avait absorbé l'Empire romain. Il s'ouvre de ce projet grandiose à ses correspondants, à son frère, et en particulier aussi à Hardenberg, à qui il reconnaît « plus de talent pour faire un nouveau Christ ». Lui-même se réserve le rôle de l'apôtre Paul. Dans une lettre datée du 2 décembre 1798, Schlegel expose tout au long à Novalis son « projet biblique ». Et celui-ci, qui était toujours demeuré chrétien par le cœur, entre volontiers dans les idées de son ami. Il prophétise lui aussi l'avènement d'une nouvelle humanité, « d'une Eglise jeune, comme enlacée furtivement par un Dieu d'amour et concevant un nouveau Messie dans ses membres innombrables ». Dès la fin de 1798, il prépare des « fragments chrétiens » que Schlegel attend avec une grande impatience. Au cours de l'année 1799, un enthousiasme moitié sincère moitié « artiste » pour le christianisme se propage dans tout le groupe romantique. Tieck, en initiant ses amis à la théosophie de Bœhme, lui donne un nouvel aliment encore. Novalis écrit dans le courant de 1799, sous le titre de *Europe ou la chrétienté*, l'apologie enthousiaste d'un catholicisme théosophique idéal. En même temps, il prépare avec Tieck un recueil d'hymnes et de sermons chré-